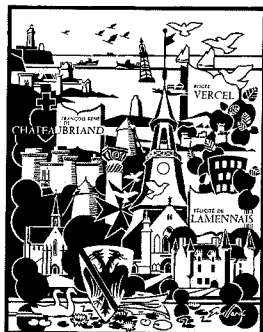


“Vous êtes nommés à Xieng Khouang. Vous êtes trois. Vous rejoindrez votre poste quand vous le pourrez.” Difficile dans un pays en guerre quand la ville où vous devez vous rendre est en rébellion armée contre la capitale, Vientiane, d’où vous devez partir ! Attente ! Découverte de la douceur indochinoise, de l’incomparable accueil laotien ; de personnages étonnants tout droit sortis du roman de Hougron “Les Asiates”. Xieng Khouang, la ville des Méos, nous finirons par y arriver dans un avion de la C.I.A. bourré jusqu’au toit de caisses d’armes, après des tribulations qui se poursuivront jusqu’à notre retour à Vientiane quelques mois plus tard...

François Trividic est né en 1938 de parents finistériens pour qui partir au-delà des mers était naturel. Son père était marin. Lui est enseignant. Il passe plusieurs années au Laos, au Maroc. Puis, en bon Breton, il rentre au pays et termine sa carrière au Collège Brizeux à Quimper. Il réside actuellement à Bénodet dans le Finistère.



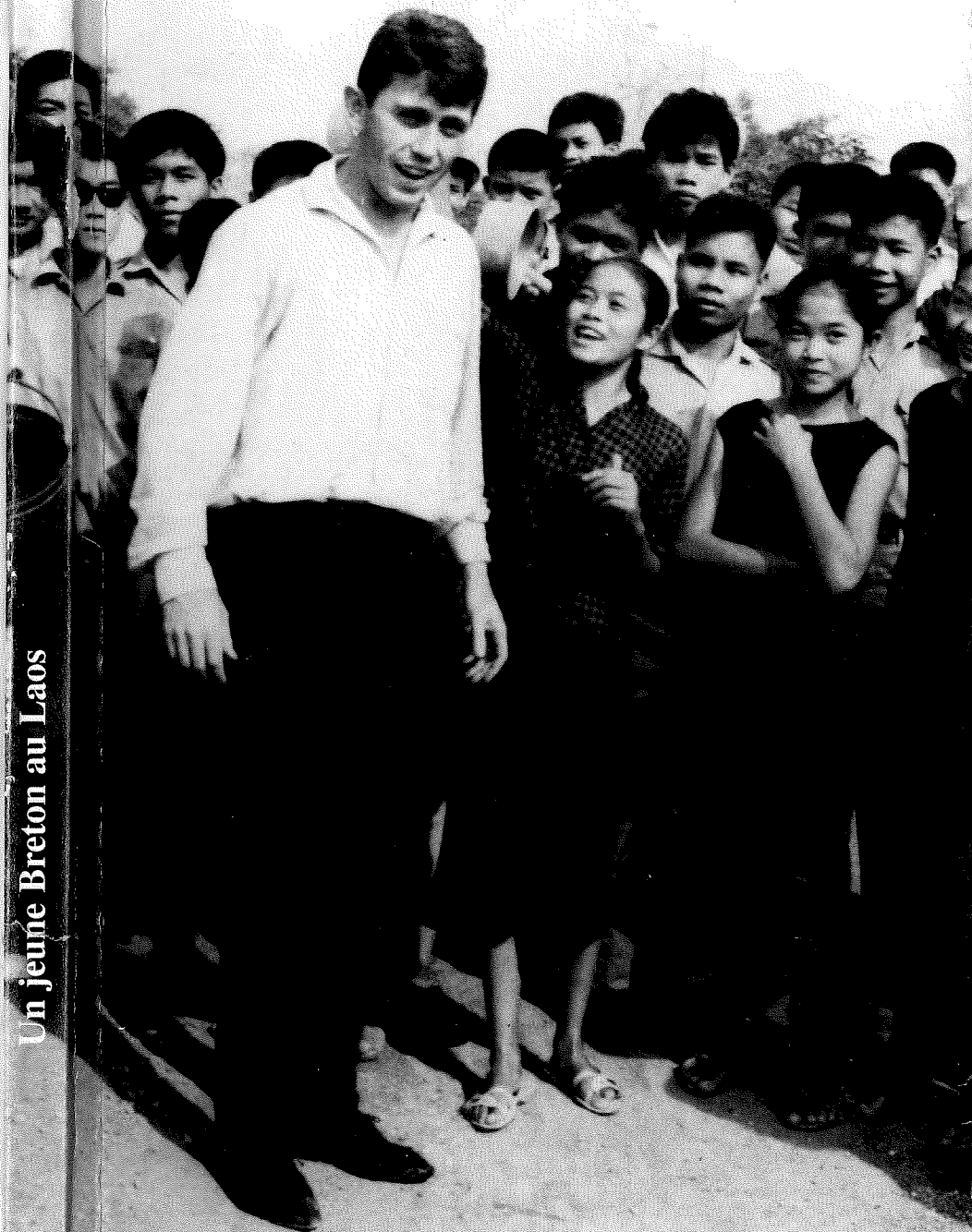
LE PAYS DE DINAN

François Trividic

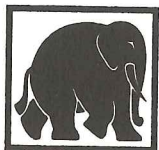
Un jeune Breton au Laos

François Trividic

Un jeune Breton au Laos



Un jeune Breton
au Laos



Publié
avec le concours
de l'association
Armor Mékong

François Trividic

Un jeune Breton au Laos

1960-1961



Le Pays de Dinan
Bibliothèque municipale
DINAN

©
2006

Le Pays de Dinan
Bibliothèque municipale.
20 rue Waldeck-Rousseau.
B.P. 362.
22106 Dinan cedex. France.
Tél. : 02 96 39 04 65.
Fax : 02 96 39 84 52.
Mél : bm@dinan.fr

*

ISBN 2-905952-14-8

1960 : le Général de Gaulle, soucieux de l'influence de la France dans le monde, décide une relance de la coopération culturelle avec un maximum de pays. La langue française devait surtout reprendre des bastions conquis par l'anglais et consolider son implantation dans les domaines réservés qu'étaient les anciennes colonies d'Afrique et d'Extrême-Orient. Pour mettre en œuvre cette politique, un recrutement important d'enseignants fut organisé par le Quai d'Orsay. Les journaux syndicaux publièrent des listes de postes aux noms magiques : Nouakchott, Mexico, Saïgon, Phnom Penh, Karachi, Colombo... Ceux qui quittèrent leur école ou leur lycée de la France profonde le firent pour des raisons diverses. La plupart d'entre eux resteront plusieurs années dans leur première affectation malgré des conditions de vie parfois difficiles. Presque tous ont gardé un attachement profond pour des gens et des lieux qu'ils n'auraient pas connus si un jour le facteur, après avoir frappé au carreau de la porte, ne leur avait pas tendu une enveloppe frappée du cachet du ministère des Affaires étrangères.

Ce récit se veut simplement le témoignage d'un jeune homme qu'un hasard heureux a projeté dans un univers à l'antipode de son quotidien. Tout fut découverte, étonnement. Que d'interrogations, d'interprétations hâtives, de points de vue trop tranchés face à l'inconnu quand on a 22 ans ! En définitive, c'est le Laos qui a eu le dernier mot. Il s'est attaché à jamais ceux qui y ont vécu, qui ont découvert une hospitalité simple mais vraie et apprécié le sens de la fête des phousaos et des phoubaos. Il fallait beaucoup d'hospitalité et aussi de gentillesse pour inciter les patauds phalangs à entrer dans le lamvong, cette danse qui demande tant de grâce.

Et puis, la guerre est venue... Des cousins, des frères parfois se sont retrouvés face à face. J'ai été témoin d'affrontements. Dans un premier temps, je n'ai pas constaté de haine ni d'un bord ni de l'autre. Mais on ne pouvait pas laisser les choses en l'état, cette haine qui faisait défaut...

Actuellement, le calme revient et c'est un bonheur. Les dirigeants actuels ne veulent pas que le pays du Million d'éléphants perde son âme. Qu'ils soient entendus !

F. T.

*

P.S. : Ce livre est un témoignage, dont certains noms ont été changés.

Le départ

Ce courrier, je venais de le recevoir. « J'ai l'honneur de vous faire savoir que vous êtes affecté au Laos. Vous voudrez bien... » Le Laos ! C'était où exactement ? Bien sûr que j'avais postulé pour ce pays, mais presque en dernière position après l'Océanie, Tahiti et les Antilles ; Ah ! Marie-Galante et la « doudou à moué » d'Henri Salvador. La déception fut de courte durée et l'envie de partir impérieuse. Surtout ne pas perdre de temps et poster l'acceptation le plus vite possible. Sans plus attendre, prendre contact par téléphone avec cette personne des Affaires étrangères. Ce jour-là, le vieux scooter Lambretta qui me mena au bourg, où se trouvait la Poste, me sembla plus poussif que jamais. Les jours suivants défilèrent dans la même exaltation : formalités administratives, visites médicales, vaccinations, passeport. Le Larousse familial de 1947 et la Bibliothèque municipale me permirent de me faire une idée plus précise du pays où j'allais vivre. Mon père, marin d'État, avait bien passé deux ans en Indochine mais ne connaissait pas le Laos. Il ne pouvait donc pas beaucoup m'aider à comprendre cet autre monde que j'allais rencontrer. Facteur guetté tous les matins. Enfin le feu vert tant attendu : départ de Paris le 26 septembre sur le vol d'Air France en direction de l'Extrême-Orient. Me présenter au ministère trois jours avant le départ pour les dernières formalités.

Quimper-Paris, via Nantes. Le voyage me parut interminable avec tous ces arrêts dans des gares aujourd'hui oubliées. Paris-Montparnasse, premier contact avec la capitale. Qu'elle était encombrante cette grosse valise fauve, où

ma mère avait tenu à glisser quelques boîtes de pâté Hénaff au cas où...

La valise, je l'avais déposée à Montreuil chez le frère de mon grand-père Le Goff, « monté » à Paris pour creuser le métro et qui m'hébergerait pendant mon séjour. Avec un opportunisme bien à elle, ma mère s'était souvenue de ce ton-ton qu'elle paraît de toutes les qualités, dans la mesure où elle pouvait éviter à son fils des frais d'hôtel. Le petit-neveu inconnu fut accueilli avec une étonnante gentillesse. Qu'il était compliqué ce métro avec ses changements incessants! Qu'il était vaste et impressionnant ce ministère avec ses longs couloirs, qu'ils paraissaient guindés et condescendants ces huissiers au gilet sombre barré d'une chaîne, sans doute en or tant elle brillait. Surtout faire preuve de l'assurance de ses vingt et un ans, ne pas avoir l'air de débarquer d'une autre planète. Sans doute ma main trembla-t-elle d'émotion quand on me remit mes deux sésames. Tout d'abord un passeport à la couverture noire en carton épais. Sur les premières pages une autorisation d'embarquement à destination du Laos ainsi que le visa d'entrée dans le pays du Million d'éléphants, signé Thao Khamsy. Ensuite, un billet d'avion sur le vol Air France Paris-Saïgon du 26 septembre 1960, glissé dans une superbe pochette glacée à dominante bleue. La fonctionnaire qui s'occupa de moi fut, je me souviens, très attentionnée, certainement en raison de l'âge du candidat au voyage. Ultime soirée à Montreuil chez le grand-oncle. La tante, si réservée à l'arrivée de ce petit-neveu inconnu, multiplia les recommandations. C'était si loin l'Indochine...

Le lendemain matin, je m'offris le luxe d'un taxi pour me rendre à Orly. Surtout ne pas rater l'avion qui partait en début d'après-midi. La totale méconnaissance des formalités qui m'attendaient me rendait fébrile. Ne pas oublier non plus le pourboire du chauffeur, m'avait recommandé la tante. On passe vite pour un provincial à qui la terre colle encore aux chaussures.

La valise fauve était mon seul bagage mais elle contenait les vingt kilos autorisés. Ne pas subir son poids, prendre l'air assuré de celui qui sait où il va. L'aérogare bruissait des appels des hôtesses s'élevant au-dessus du brouhaha de la foule cosmopolite des voyageurs. Leurs voix – oui c'était cela – suaves étaient une invitation au voyage. Autre chose que le ton monocorde et glacé du chef de gare d'Auray, annonçant les célèbres cinq minutes d'arrêt du tortillard Quimper - Nantes. Guichets des lignes d'Extrême-Orient. Prendre sa place dans la file d'attente en affectant un air dégagé tout en consultant trop souvent sa montre. Sourire amusé du voyageur qui me précédait.

« C'est la première fois que vous prenez l'avion ? »

Longtemps, je me souviendrai avec confusion de la naïveté de ma réponse à l'interrogation amicale de cet homme qui avait l'âge d'être mon père.

« Oui, vous n'iriez pas au Laos par hasard ? » avançai-je avec un espoir candide.

Eh bien ! si, il y allait. Merci la providence.

« Puisque nous allons au même endroit, tu me suis. Tu arrêtes aussi de regarder ta montre, nous avons tout le temps ! »

La bouée de sauvetage était passée au tutoiement. Mon mentor miraculeux avait tout compris et c'est avec beaucoup de délicatesse malicieuse qu'il allait me conduire à bon port. L'avion pour Saïgon était un Super-Constellation. C'était un de ses derniers voyages avant qu'il ne soit remplacé par la génération des Boeing 747 et des DC9.

Une hôtesse me guida jusqu'à ma place au milieu de l'appareil, à la hauteur de l'aile droite et près d'un hublot, à portée immédiate des énormes moteurs à hélice. L'allée centrale de ce salon cossu était garnie d'une épaisse moquette rouge. Les fauteuils, spacieux et confortables, promettaient un voyage agréable à la cinquantaine de passagers, qui atteindraient Saïgon trente-six heures plus tard.

Vientiane

Sauts de puce pour commencer : Rome, Athènes, Beyrouth. Après Tel-Aviv, l'omnibus allait enfin devenir le long-courrier qu'il était en réalité. Dans la nuit qui nous menait à Karachi, le spectacle des moteurs couleur de braise m'impressionna d'autant plus qu'ils me semblaient à portée de main. Féerie de la descente sur Karachi. Sol constellé à perte de vue de myriades de lumières. Nous ne descendons pas de l'avion car l'escale est de courte durée. Cela ne nous empêche pas d'être passés à la désinfection par deux immenses Pakistanais en uniforme. L'air dédaigneux, ils pulvérisent de droite et de gauche sans nous accorder le moindre regard. Puis le grand saut sur Calcutta. Hier, nous survolions les paysages fauves et arides du Proche-Orient. Aujourd'hui, à l'infini, c'est une débauche de vert. Opulence des rizières du delta du Gange.

Escale technique cette fois. Nous sommes autorisés à descendre. Une chaleur suffocante et humide nous happe à la sortie de l'avion. L'aéroport est une fourmilière. Spectacle étonnant des innombrables voitures à bras transportant les bagages. Luxe de la climatisation après la touffeur du tarmac, bonheur de dégourdir des jambes ankylosées par près de vingt heures de voyage. Retour à l'avion. Départ dans la brusque arrivée de la nuit tropicale. Énième repas dû aux décalages horaires. Somptueux ! Air France fait bien les choses. Demain, nous serons à Saïgon. Escale à Bangkok au petit matin. Logiquement, nous aurions dû y prendre la communication pour le Laos mais les relations avec Vientiane étaient une fois de plus détestables à la suite d'un coup d'État au

Laos et le couloir aérien entre les deux pays n'était plus sécurisé. L'acheminement des passagers pour Vientiane se ferait donc à partir de Saïgon. Saïgon, ville mythique. Eldorado pour deux générations en quête d'un Graal extrême-oriental. Désastre de Diên Biên Phu en 1954 : paradis perdu, *Les Asiates* de Hougron, *Barrage contre le Pacifique* de Duras. Que restait-il dans la conscience profonde des Saïgonnais de ces décennies de vie commune, six ans après la fin d'une terrible guerre ? C'était la question que je me posais en descendant la rue Catinat. Nous avions, en effet, vingt-quatre heures pour faire connaissance avec la ville, l'avion pour Vientiane ne partant que le lendemain.

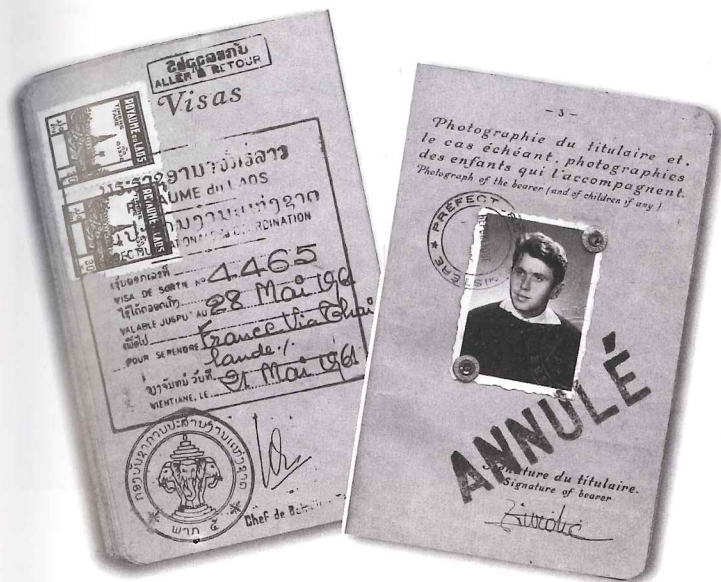
Il ne me reste qu'un souvenir lointain de cette journée. Ce dont je me souviens, c'est de la grâce de ces jeunes femmes aux longues tuniques soyeuses, se protégeant du soleil avec des parasols colorés et pouffant de rire quand elles nous croisaient. Je me rappelle aussi la gentillesse des réponses quand nous dûmes retrouver le chemin de notre hôtel. Quelques années semblaient – du moins en apparence – avoir effacé un contentieux que j'imaginai difficile à oublier.

Le lendemain, nous embarquâmes dans un vieux DC3 de la Royal Air Lao qui, après un point fixe qui fit trembler toutes ses tôles fatiguées, nous emmena vers Vientiane. Même grâce asiatique chez les deux hôtesse vêtues d'une longue jupe terminée par une large bande brodée. Le drapé d'une large écharpe, brodée elle aussi, laissait une épaule nue. Quatre heures de vol plus tard, au-dessus des rizières encore inondées, Vientiane nous apparut comme un gros village étalé sur les bords du Mékong. « Attachez vos ceintures, nous allons atterrir à Wattay-Vientiane ». La recommandation était judicieuse car, après une prise de sol rugueuse sur une piste en ciment, l'avion termina sa course sur une sorte de treillis métallique. Puis, comme éreinté, il vint se ranger près d'une sorte de hangar, sans doute l'aérogare. Moteurs enfin coupés après des heures de bruit assourdissant. Le commandant de

bord nous souhaite la bienvenue au Laos. Pas de choc thermique cette fois quand nous empruntons la passerelle, la température ambiante étant à peine plus élevée que celle de l'intérieur de l'appareil. Je n'ai pas connu de DC3 climatisé. L'aérogare – ou ce qui en tient lieu – est des plus rudimentaires. Mais douaniers et policiers en uniforme impeccable y jouent les importants. Les passeports sont minutieusement inspectés et rendus à leurs propriétaires comme à contre cœur.

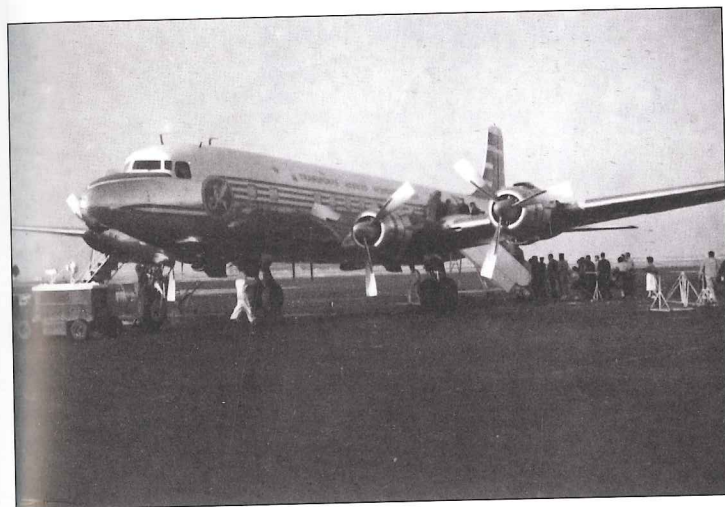
La plupart des passagers sont, comme moi, des coopérants rejoignant les collèges des principales villes du Laos. Les nouveaux, dont je fais partie, sont accueillis par le chef du personnel de la Mission culturelle. C'est un homme calme, de haute taille, aux cheveux grisonnants. Une pipe complète le personnage. Elle ne quitte ses dents que pour prolonger la main droite, qui donne des ordres d'une voix sonore à l'accent chantant que j'apprendrai être de Narbonne. Le ton est efficace et les bagages sont vite récupérés. Le petit dernier que je suis a droit aux honneurs de la 203 Peugeot du service qui me conduit à l'hôtel Constellation où une chambre m'a été réservée. Rue Samsenthai. À cette heure, l'endroit est animé. De vieilles Jeeps délavées et des taxis dégingués disputent une chaussée élimée sur ses bords à des tricycles tangent dans des nids de poule en apparence plus nombreux que ce qui reste de bitume. Des caillebotis fatigués font la jonction entre la chaussée et les trottoirs craquelés, sur lesquels s'ouvrent les magasins.

*

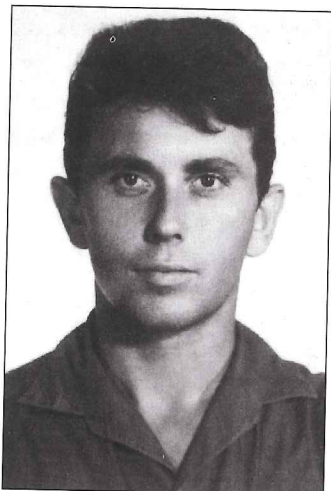


Passeport et visa de l'auteur.

*



Super-Constellation d'Air-France. Escale à Karachi le 26 Septembre 1960.



L'auteur à son arrivée au Laos.



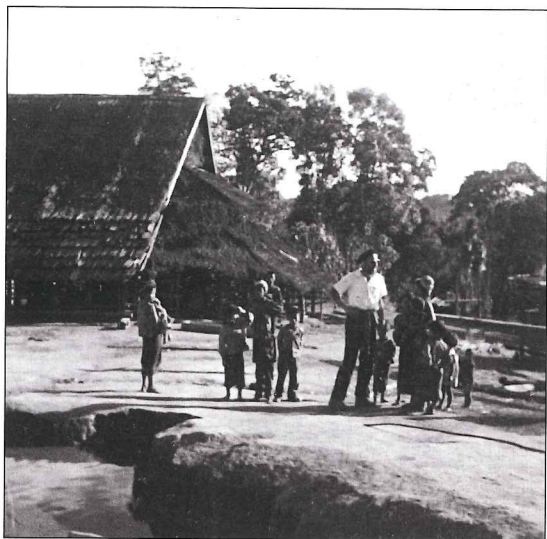
*Elégantes Méotes
à Xieng Khouang.*



La communauté française de Xieng Khouang : enseignants et militaires.



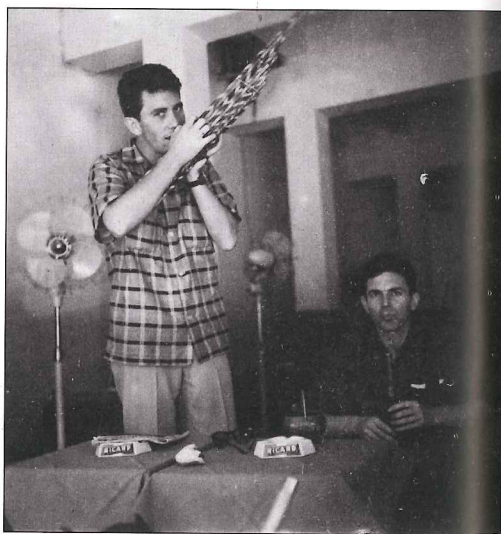
*Jeunes Méos
(Hmongs)
en déplacement.*



*Avec le Père
Delacroix
dans un
village méo.*



*1^{er} Janvier 1961.
Les soldats
neutralistes
viennent de prendre
la ville de
Xieng Khouang.
Fatigués, deux
d'entre-eux font la
pause devant nos
logements.*

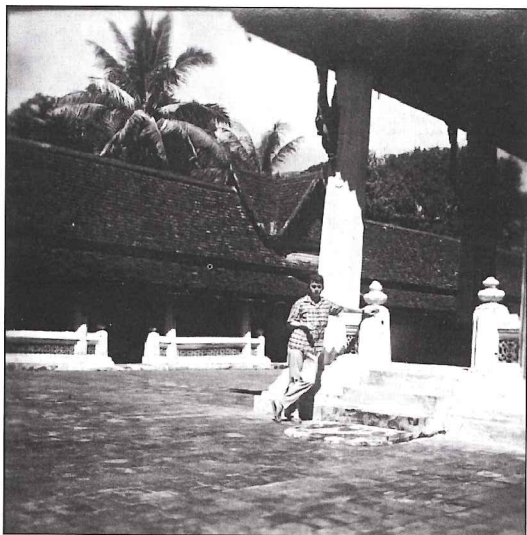


*Terrasse
de l'hôtel
Constellation
de Maurice
Cavalerie.
Essai de Khène.*



*D'autres sont
passés par les
magasins de la
ville et ont fait
main basse sur
des bouteilles
d'alcool.
La fête après
les combats.*

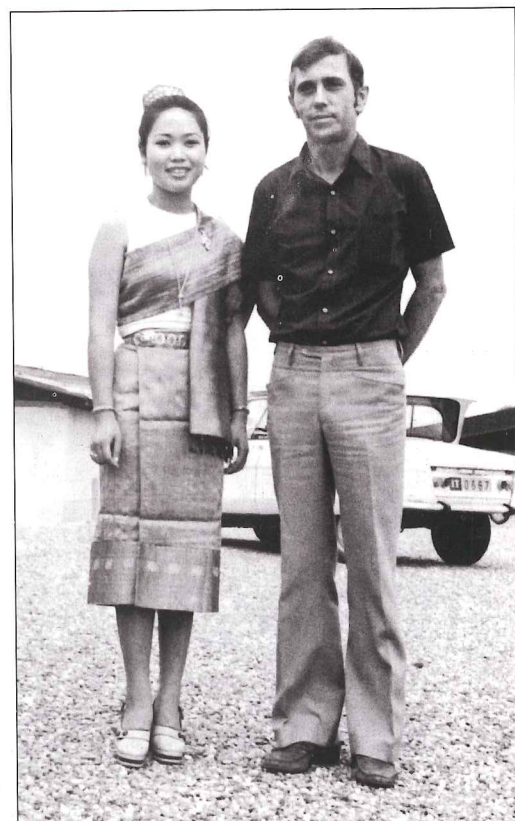
*Premier contact
avec les temples
de Vientiane.*



*Sur la petite
esplanade, devant
nos appartements,
des Phis (génies) se
sont manifestés. Les
bonzes psalmodient
des prières sous le
regard d'autorités
administratives.*



Attelage traditionnel tiré par un buffle.



*Une de mes
élèves en tenue
de cérémonie a
tenu à poser près
de son professeur.*



Cérémonie du Baci.



Coucher de soleil à Savannakhet.

Maurice Cavalerie

La 203 s'arrêta devant un hôtel résolument moderne par rapport aux constructions basses, de style colonial, qui le flanquaient. Un perron de trois marches en ciment lissé menait au rez-de-chaussée, et deux colonnes soutenaient un auvent en ciment lui aussi.

« Boy, monte la valise de Monsieur. »

L'homme, qui venait de donner cet ordre, se tenait au haut du perron. La fumée de la cigarette, qu'il n'avait pas quittée pour parler, plissait ses étonnants yeux bleus d'Eurasien.

« Soyez le bienvenu. »

Formule d'usage mais quelle chaleur dans la voix et la poignée de main.

« Maurice Cavalerie. Je suis le propriétaire de l'hôtel. Boy, sers un citron pressé à Monsieur. »

Cette fois, il s'était tourné vers le barman officiant derrière un bar en ciment poncé, moucheté de paillettes noires qui auraient aimé donner l'illusion du marbre.

Je le constaterais plus tard, « boy » était un terme que Maurice Cavalerie employait toute la journée pour donner des ordres à son personnel. Il aurait souri si on lui avait dit qu'en Europe le mot avait une forte connotation péjorative. Le citron pressé était un peu amer mais délicieusement frais, grâce aux énormes blocs de glace tintant dans un verre imposant au col largement évasé.

Le boy, chargé de monter ma valise, attendait patiemment, comme si j'avais été l'unique client de l'hôtel. L'escalier, qui menait à ma chambre, était en faux marbre, lui aussi. La porte à peine poussée, je fus surpris par une relative

fraîcheur : un énorme plafonnier brassait l'air tiède d'une vaste pièce carrelée qui donnait sur la rue Samsenthaï. La moustiquaire surplombant le lit m'impressionna par sa hauteur et son volume. Sans jamais se départir de son sourire, le boy, dans un français approximatif, me montra la façon d'en déployer les pans pour en faire une véritable tente infranchissable pour les moustiques. Après une légère inclination du buste, il disparut discrètement.

La première douche laotienne fut une volupté. L'eau tiède était un délice de fraîcheur, après cette journée torride.

Les rencontres

Deux jeunes gens bavardaient avec animation quand je descendis au bar de l'hôtel. Au mot Xieng Khouang, je compris que ces deux-là seraient mes compagnons de route. Dans la 203, qui m'avait ramené de l'aéroport, le chef du personnel m'avait appris mon affectation : « Vous êtes nommé au collège de Xieng Khouang, au nord-est de Vientiane. Mais, étant donné la situation militaire actuelle, vous devrez attendre que les communications aériennes soient rétablies. C'est le seul moyen de rejoindre votre poste, la route étant impraticable et dangereuse en de nombreux endroits. Vous devrez donc, ainsi que vos deux collègues également nommés là-haut, attendre une opportunité. »

Curieusement, tous les deux se prénommaient Jacques. Mais autant, à la première impression, Jacques Sinjar m'apparut comme un garçon calme et pondéré, autant Jacques Manac'h débordait d'agitation. Tout en longueur, il semblait ne pas savoir que faire de ses bras. Une chevelure bouclée prolongeait ce grand corps. Et puis ce rire qui, à tout moment, le secouait, le faisait hoqueter de plaisir, découvrant

ses dents jusqu'au haut des gencives.

Manac'h, à l'évidence, était ravi de se trouver là. Son affectation à Xieng Khouang allait lui permettre de compléter une étude ethnographique sur les Méos de la région.

La lumière déclina très vite et la nuit tropicale nous enveloppa. La douceur de l'air – ou la fatigue – avait calmé Manac'h qui avait avachi son grand corps dans un fauteuil en rotin, installé sur la terrasse de l'hôtel. Devant nous, la rue s'animait. Magasins et échoppes sortirent de l'ombre. Des lampes à incandescence épaulaient des ampoules électriques aux incessantes variations d'intensité.

Maurice Cavalerie, ses étonnants yeux bleus d'asiatique plissés par la fumée de son éternelle cigarette, vint nous annoncer que l'hôtel nous faisait, bien entendu, crédit. Manac'h suggéra un whisky-soda, premier rite d'initiation à notre nouvelle vie. La tournée du patron rendit Sinjar presque loquace et les conversations montèrent d'un ton.

La carte du dîner, présentée par un serveur, exprimait tout le génie hôtelier de Maurice Cavalerie. Sous des appellations prestigieuses, nous goûtâmes ce soir-là aux fermes tomates vertes, au résistant steak de buffle et à l'inévitable papaye à la saveur vaguement médicamenteuse.

La fatigue du voyage finit par nous engourdir. Je rappelai à Manac'h le rendez-vous du lendemain à la Mission culturelle et montai dans ma chambre. Le plafonnier brassait un air tiède mais agréable. On entra dans la saison sèche, la période la plus confortable de l'année. J'écartai les pans de la moustiquaire et m'allongeai sur le vaste lit que je trouvai plutôt dur. Malgré ma lassitude, je n'arrivais pas à m'endormir. D'où me venait ce sentiment d'être oppressé ? La chambre était vaguement éclairée par la lune s'infiltrant par les volets ajourés. La moustiquaire m'enveloppait comme une cage. J'en relevai les pans et me sentis aussitôt comme libéré.

*

Les douceurs

Le lendemain matin fut un enchantement. Cette douceur de commencement de saison sèche était une sensation nouvelle. Un soleil sans agressivité me caressa la peau, alors que je me rendais à mon rendez-vous.

La Mission culturelle française occupait l'étage d'un vieux bâtiment colonial fermant l'un des côtés d'une petite place ouverte sur la rue Setthathirat, l'artère la plus animée de la ville. Les bureaux ouvraient sur une véranda qui courait d'un bout à l'autre de l'immeuble.

Jacques Sinjar était déjà là, ponctuel, mais pas de Manac'h. L'entretien avec le conseiller culturel fut bref. Comme il nous avait été dit la veille à notre arrivée, nous gagnerions notre affectation quand les relations entre Vientiane et Xieng Khouang se normaliseraient à nouveau. En attendant, le passage obligé était le service administratif et financier. S'adresser à M. Littolf qui nous donnerait toutes les indications nécessaires à notre installation. Le bureau du chef du service financier se trouvait au bout de la véranda, à l'angle de la place et de la rue Setthathirat qui nous menait au marché du matin. « Entrez ! » La voix était bourrue mais le sourire chaleureux et les yeux pétillants de malice. M. Littolf nous présenta ses adjoints, Eurasiens comme lui. L'un d'eux avait les mêmes yeux bleus que Maurice Cavalerie. Surprenante cordialité.

Notre dossier était prêt. On nous tendit ce que serait notre fiche de paie : effarement et bonheur de constater que le salaire métropolitain avait gagné une intéressante multiplication.

« De plus, vous percevrez mille kips par jour d'indemnités - environ une journée de salaire - tant que vous n'aurez pas rejoint le lieu de votre affectation. L'Administration prend également en charge votre hébergement. Vous pouvez rester à l'hôtel Constellation si le cœur vous en dit. Et puis, n'hésitez jamais à venir nous voir si vous avez un quelconque problème. »

Alors que nous allions prendre congé, nous entendîmes le rire, ce rire qui n'appartenait qu'à Manac'h, rire communicatif ponctué de hoquets de plaisir.

Et son grand corps occupa bientôt tout l'espace du bureau. Il s'excusa de son retard ; il avait été retenu. Manifestement, il avait peu dormi de la nuit. Aucune réprobation sur les visages du personnel de la Mission culturelle, un sourire amusé au contraire. Manac'h ne laissait jamais indifférent.

Il nous demanda de l'attendre dans le bistrot chinois qu'il nous montra du doigt. À l'évidence, il avait reconnu une partie de son territoire. Manac'h se déplaçait avec naturel dans un univers qui nous était encore inconnu.

Notre mentor nous rejoignit bientôt et commanda, en laotien puis en chinois, trois petits déjeuners. Un serveur, vêtu d'un tricot de corps crasseux, posa sur la table de rotin une assiettée de beignets huileux et trois grands verres de café au lait. Le breuvage était horriblement sucré - la dose de lait concentré ayant sans doute été doublée pour nous souhaiter la bienvenue dans l'établissement - et les beignets très gras et froids. L'appétit de Manac'h n'en fut pas altéré pour autant et il finit ce que nous n'avions goûté que du bout des lèvres.

Et les journées passèrent, occupées à découvrir une ville où bientôt rien ne nous étonna plus. Nous avions appris à nous méfier des caniveaux couverts de caillebotis plus ou moins pourris. L'omniprésence des bonzes des nombreuses pagodes que comptait la ville nous était devenue familière. Le Wat Phra Khéo et le Wat Sisaket nous enchantèrent. Les

bouddhas énigmatiques des premiers jours nous avaient révélé quelques secrets, grâce à la connaissance impressionnante qu'en avait Manac'h qui nous servait volontiers de guide.

Les samlos - terme désignant à la fois le tricycle et le pédaleur - avaient cessé de nous interpellier à tout instant pour nous faire toutes les propositions susceptibles d'intéresser un Phalang (un Français), qu'on supposait avoir des goûts d'étranger. Les samlos proposaient de tout : de l'opium, des filles, des garçons.

On leur prêtait même la qualité d'hommes de main disposés, pour quelques kips, à rosser - et plus - toute personne qui leur serait désignée. « Je vais lui envoyer une équipe de samlos » était une expression parfois utilisée à l'énième double whisky-soda.

Les habitudes agréables sont vite adoptées. Notre trio avait fini par trouver ses marques chez Maurice Cavalerie. Du citron pressé le midi à l'apéritif, un Grant's-soda le soir, des serveurs attentionnés et une nourriture très acceptable, la sieste après le déjeuner, toutes ces douceurs étaient devenues naturelles.

Le petit Lycée Pavie

Une vingtaine de jours s'étaient ainsi écoulés quand nous reçûmes une invitation à rencontrer le chef du personnel de la Mission culturelle. Les communications avec Xieng Khouang - nous apprit-on - ne seraient pas rétablies de sitôt. On allait donc nous occuper, nous fournir un poste de travail dans la capitale en attendant de pouvoir partir. Notre affectation était là, sur le bureau : chacun allait prendre en charge une classe au petit Lycée, école primaire annexe du Lycée

Pavie. Il nous fallait au plus vite nous mettre en relation avec les enseignantes, souvent des Eurasiennes recrutées localement, que nous allions remplacer. La situation était ennuyeuse, car nous avions le sentiment coupable de priver de leur emploi des institutrices non titulaires. Mais on ne nous proposait pas d'alternative.

Le lendemain, à 7 h 30, nous nous présentâmes au bureau du censeur du lycée. Un Eurasien, rigide comme un officier prussien, portant monocle et moustache effilée relevée aux extrémités, nous souhaita la bienvenue. Puis, il nous conduisit vers notre classe. Malgré la chaleur, il portait un nœud papillon qui accentuait la raideur du personnage.

Je rassemblai toute l'assurance dont j'étais capable pour saluer l'institutrice que j'allais remplacer... et priver d'emploi. J'étais profondément ennuyé. Mais le visage souriant que je rencontrai ne montra aucun désappointement. C'est avec gentillesse et d'une voix calme et professionnelle qu'elle me présenta aux élèves qu'elle allait quitter. Un énorme « bonjour Monsieur » revint comme un écho. Puis, elle m'expliqua le travail qu'elle avait déjà fait, me montra également, punaisés sur des tableaux, les travaux réalisés par ses élèves. Toujours souriante, elle rassembla ses affaires et prit congé d'une légère inclination du buste.

Mon embarras se transforma en panique intérieure quand la porte se fut refermée et que je me retrouvai seul. Les élèves étaient debout, dans une attitude que je qualifiai furtivement de respectueuse, leurs yeux noirs rivés sur moi. Qu'ils étaient nombreux ! Au moins quarante, pensai-je.

Il faisait déjà chaud dans cette classe toute en longueur, le toit de tôle ondulée amortissant mal les ardeurs du soleil pourtant tempéré du début de saison sèche. Je fis signe à la classe de s'asseoir. Ce fut comme une libération des corps et des visages. On se rassit dans un désordre bon enfant et des sourires éclairèrent des minois heureux. Ils étaient très jeunes : 9 ou 10 ans sans doute. Des chuchotements montaient peu à

peu et des coups de coude commençaient à s'échanger pendant que de rapides coups d'œil jaugeaient le nouveau maître. L'inquiétude me gagna. Comment tenir trois heures alors que je n'avais pratiquement rien prévu ? La classe commençait à s'agiter et, çà et là, fusaient des rires encore maîtrisés. Il me fallait réagir, faire la grosse voix, menacer de punition pour asseoir mon autorité.

Pierre Billman

C'est alors que la porte de la classe s'ouvrit largement. C'était le censeur, accompagné - surprise - du proviseur du collège de Savannakhet, qu'on m'avait présenté quelques jours auparavant et qui semblait m'avoir pris en sympathie. Lui aussi attendait de pouvoir rejoindre son collègue. Un peu en retrait, toujours souriante, se tenait l'institutrice qui venait de sortir.

Le premier affichait un large sourire, le second également avec, en plus dans les yeux, cette étincelle que procure le plaisir d'annoncer une bonne nouvelle.

« Contrordre. Vous partez demain pour Savannakhet. M. Billman, que vous connaissez, va vous mettre au courant. »

Il s'effaça pour laisser passer l'institutrice qui reprit possession de son bureau, en y déposant avec précaution les affaires personnelles qu'elle avait emportées quelques minutes plus tôt. Je m'efforçai de cacher au mieux l'immense soulagement qui me submergeait. Je l'avais échappé belle ! Après avoir fait mes adieux à mes élèves de quelques minutes, je rejoignis Pierre Billman dans le couloir.

« Je t'emmène demain à Savannakhet. Un couloir aérien vient d'être ouvert entre Vientiane et Savannakhet. Sinjar et Manac'h sont du voyage. Si vous ne pouvez pas

rejoindre Xieng Khouang, je m'arrangerai pour vous garder au collège. »

Un mois que Pierre Billman attendait ! Mais Vientiane et Savannakhet étaient, depuis le dernier coup d'État, contrôlées par deux factions ennemies, ce qui empêchait toute relation aérienne entre les deux villes. Depuis deux jours, cependant, le vent avait tourné et le gouverneur militaire de Savannakhet avait décidé de se rallier au parti en place dans la capitale. Les relations aériennes venaient donc d'être rétablies et il fallait en profiter avant que le gouverneur de l'une ou l'autre ville ne soit destitué à son tour par un opposant.

« Je crois que je viens de faire une bonne action, ajouta mon sauveur en riant. Ces quarante têtes brunes t'auraient donné du fil à retordre. Nos collégiens lao de Savannakhet sont bien plus calmes que ces enfants de la capitale. Maintenant, tu passes prendre ton ordre de mission chez Littolf et tu fais tes bagages. Départ de Wattay demain à 10 heures précises. »

J'étais heureux de partir avec Pierre Billman. Son charisme, sa personnalité très forte, sa foi dans ce qu'il entreprenait nous avaient impressionnés quand Manac'h - encore lui - nous avait fait faire sa connaissance. Avec lui, commençait l'aventure. Aucun regret des habitudes de confort prises chez Maurice Cavalerie. Demain, ce serait Savannakhet au sud et ensuite Xieng Khouang au nord.

Savannakhet

Le lendemain, la 203 du service administratif nous conduisit à l'aéroport. L'adjoint du conseiller culturel, son éternelle pipe entre les dents, fut plus loquace que d'habitude.

Peut-être nous trouvait-il un peu tendres pour ce que nous allions entreprendre ?

Le DC3 fut vite complet. En plus des enseignants allant rejoindre leur poste, avaient pris place des diplomates de l'ambassade de France. Leur mission était de nouer des liens avec la nouvelle équipe dirigeante de Savannakhet. Le voyage fut un enchantement malgré le bruit assourdissant des moteurs. Plutôt que la ligne droite, le pilote avait choisi de suivre le cours du Mékong. Les paysages étaient superbes et l'avion volant à altitude moyenne, on voyait vivre les villages piquetant les berges du fleuve. Le riz avait été moissonné et les diguettes cloisonnaient un immense damier couvert d'un chaume encore doré. L'atterrissage à Savannakhet se fit sur de longues plaques d'acier, les « nids d'abeille ». Finies les pistes en ciment. On était en province, comme on disait à Vientiane.

C'était effectivement la province. Si Vientiane était un gros bourg comme le disaient certains, Savannakhet était une bourgade. La seule rue goudronnée – et seulement en partie – était la rue principale orientée nord-sud et parallèle au Mékong. Elle était bordée de maisons « en dur » et de compartiments dits « chinois » en raison de leur profondeur. Le reste était un gros village de paillotes sur pilotis avec, cependant, les villas récentes des nouveaux riches du système : officiers, commerçants, trafiquants.

L'hôtel où on nous conduisit portait aussi la marque de la province. Les chambres aux cloisons de bois étaient pourvues d'un plafonnier qui servait surtout de décoration, l'électricité des groupes électrogènes de la ville se révélant souvent capricieuse.

Pour manger à l'europpéenne, il n'y avait que le mess. Le mot avait un caractère presque magique pour les Français du Laos. C'était le seul endroit, dans les villes excentrées, où l'on pouvait manger « à la française » et boire un Pernod bien

tassé en maudissant ce pays qu'on n'avait d'ailleurs pas l'intention de quitter.

Le mess de Savannakhet était le bar-restaurant de la Mission militaire française (M.M.F.), chargée d'instruire les militaires laotiens. Les civils y étaient admis, à condition d'être parrainés par un militaire français.

Nous y fûmes admis ce soir-là grâce, une fois de plus, au don d'entregent de Manac'h. La situation, au bord du Mékong, au creux d'un méandre, était magnifique quand nous y arrivâmes au coucher du soleil. Je n'oublierai jamais ce rougeoiement de l'horizon marbré de nuages sombres effilés et ce fleuve en feu, dans lequel s'engloutit un soleil incandescent. L'enchantement de la lumière cessa pour laisser s'installer la magie du crépuscule indochinois.

Manac'h, toutes dents dehors, nous entraîna vers le bar. C'était l'endroit où se faisaient les connaissances intéressantes. Avait-il une petite idée sur la façon dont nous monterions à Xieng Khouang ? Il n'y avait pas de ligne directe, de liaison officielle entre Savannakhet et la plaine des Jarres. À nous de trouver une solution si nous voulions vraiment rejoindre notre poste. Il était 18 h 30, l'heure de l'apéritif colonial. Les serveurs allaient être à la peine pendant deux heures. Sur le comptoir du bar, s'alignaient des verres à large col garnis de gros blocs de glace. Il faisait chaud et soif à Savannakhet. Le cognac-soda avait encore quelques adeptes mais le Pernod régnait en maître. Au fil des minutes, le ton montait et la salle ne fut bientôt qu'un brouhaha qui ne s'éteindrait qu'à 20 h, à la fermeture.

Quand le gérant eut poussé tout le monde dehors, nous nous retrouvâmes dans la rue, légèrement étourdis. Nous nous étions fait des amis que nous ne pouvions pas quitter comme ça ! Allez, un dernier verre chez la mère Nguyen. Une heure après, la tête nous tournait. Nous prîmes aussi discrètement que possible congé de nos guides et la soupe chinoise, avalée dans un restaurant près de notre hôtel, nous fit le plus grand bien. Ce soir-là, personne ne sentit les piqûres

de moustique.

Savannakhet était une petite ville, dont toutes les routes auraient pu mener au mess. Le mal de tête lancinant, qui nous accompagna une partie du lendemain, nous dissuada de nous y rendre trop tôt.

L'idée qu'on nous attendait à Xieng Khouang, à près de 800 km au nord, nous rendait impatients de trouver une solution. Au consulat de France, on nous demanda de patienter : une opportunité se présenterait bientôt et nous serions prévenus à notre hôtel. Huit jours passèrent d'une monotone uniformité : de l'hôtel au mess, du mess à une gargote chinoise puis retour à l'hôtel pour des nuits de profond sommeil. Manac'h nous laissait souvent pour courir à travers la ville. Il nouait, disait-il, des relations. Un soir, avant de partir pour le mess comme d'habitude, il nous annonça avec ce naturel qui n'appartenait qu'à lui :

« Faites votre valise. On part demain. Le consulat est prévenu et a donné son accord.

- On part comment ?

- C'est un ami américain qui nous emmène. Demain matin, il doit livrer du matériel à la plaine des Jarres. Nous décollons à 7 heures. »

La plaine des Jarres

Le lendemain, bien avant l'heure prévue, un taxi nous déposa devant une baraque en bois tenant lieu d'aérogare. L'activité liée au trafic militaire avait donné l'idée à un Chinois d'ouvrir un restaurant. Je me souviens d'exquis beignets fortement épicés. La journée s'annonçant pleine d'incertitudes, nous ne savions pas quand et où nous prendrions notre prochain repas.

À 7 h 30, nous commençâmes à consulter fébrilement notre montre. Même le grand Manac'h commençait à douter... Un taxi s'arrêta brutalement dans un poudrolement de poussière ocre. Nous vîmes le chauffeur se retourner vers l'arrière. Un moment plus tard - qui nous parut interminable -, la portière arrière gauche s'ouvrit lentement et un géant blond s'extirpa difficilement d'une banquette avachie. Manac'h avait compris. Il courut vers le taxi, tout sourire, la main tendue.

« Hello! Peter, how are you? »

Un bredouillement lui répondit. L'homme était debout, pas très assuré sur ses jambes, une petite mallette au bout d'un robuste avant-bras tatoué. Manac'h s'esclaffa, entouré d'un bras amical les épaules de l'arrivant et fit les présentations.

« C'est Peter, mon ami américain, il va nous emmener à la plaine des Jarres, n'est-ce pas Peter ? »

L'Américain émit difficilement un « Hello ! » et se dirigea vers un vieux DC3, stationné le nez en l'air, à proximité de l'aérogare. Un peu désorientés, nous saisîmes notre valise et suivîmes Manac'h qui soutenait son ami pilote. Que pouvions-nous faire d'autre ? Un jeune aviateur laotien, son casque sous le bras, nous dépassa d'un pas rapide, l'air préoccupé.

« C'est le colonel Bounkhong, l'as de la chasse laotienne », nous dit Manac'h.

Comment savait-il tout cela ? En quelques jours, il avait récolté des informations étonnantes. « J'ai travaillé pour les renseignements militaires », nous avait-il dit un soir où le whisky lui avait délié la langue.

Un grondement nous fit nous retourner. Un avion de chasse décollait, le museau pointé vers le ciel déjà bleu et pur de début de saison sèche.

« Bounkhong est le seul à grimper aussi vite, on dit qu'il est un peu fou », murmura Manac'h, l'air rêveur pour une fois.

Nous étions maintenant au pied du DC3. Le pilote, un peu chaloupant, s'affairait autour de la porte de la carlingue en marmonnant. Regrettait-il la promesse faite à Manac'h de

nous monter là-haut ?

La porte fut enfin plaquée contre la carlingue et l'intérieur de l'avion nous apparut : des caisses partout, pratiquement jusqu'au plafond. D'un geste flou de la main, le pilote nous invita à monter. Conscient de notre hésitation muette, Manac'h éclata d'un rire qui se voulait rassurant :

« Ce n'est pas très confortable mais c'est tout ce que j'ai trouvé. »

Les valises furent coincées dans le peu d'espace libre et nous nous installâmes dans ce qui restait de place, plus allongés qu'assis. Que contenaient ces caisses ? De la nourriture, des armes ? Peter, à l'évidence, ravitaillait l'armée méo du capitaine Vang Pao pour le compte de la C.I.A.

Cela faisait trois heures que nous volions dans un bruit d'enfer quand nous sentîmes l'avion amorcer sa descente. Nous nous agrippâmes aux caisses pour garder notre équilibre. Les roues touchèrent le sol : nous avions atterri à Phonesavan dans la plaine des Jarres.

Nous sautâmes sur le sol, heureux de dégourdir nos jambes ankylosées. L'air était d'une fraîcheur étonnante sur ce plateau à 1200 m d'altitude. À l'horizon, des crêtes découpées aux flancs verdoyants cernaient une vaste cuvette.

Autour du D.C.3, attendaient plusieurs camions militaires, des G.M.C. de l'armée fidèle au gouvernement de Xieng Khouang, pour l'instant en opposition armée au pouvoir central de Vientiane. Les caisses furent rapidement transbordées de l'avion dans les camions par de jeunes soldats hilares.

Manac'h fit ses adieux à son ami Peter à coups de grandes tapes sur l'épaule. Puis, il engagea la conversation, en laotien, avec un jeune soldat. L'effet fut immédiat : un large sourire éclaira le visage brun et un bras tendu nous indiqua un camion.

« Montez dans ce G.M.C. On part pour Xieng Khouang, cria Manac'h. »

Et il sauta d'un bond, riant aux éclats, dans le camion

qui s'engagea sur une piste défoncée. Le chauffeur accepta de passer près des énormes jarres de pierre. Mais il était pressé et ne voulut pas s'arrêter. Après tout, Xieng Khouang n'était pas très loin. Ce que nous ne savions pas, c'est que la guerre allait s'intensifier dans cette partie du pays et que nous ne pourrions pas revenir.

Max Lesage

Une heure plus tard, le G.M.C. pénétra en trombe dans la rue principale de Xieng Khouang. D'énormes nids de poule l'obligèrent à ralentir juste avant les premières constructions en dur, à l'architecture vaguement coloniale. Un appel en laotien jaillit d'une véranda de bois brut. Le chauffeur freina à fond et partit d'un grand rire heureux, quand il aperçut Max Lesage qui riait aux éclats.

Max Lesage parlait couramment le laotien, ce qui sembla naturel au chauffeur-soldat. Nos bagages furent rapidement déposés sur la véranda, à peine surélevée par rapport à la route. L'homme, qui se tenait à ses côtés, fumait nerveusement une cigarette. Voûté, le cheveu rare et gris tiré en arrière, il nous parut bien âgé pour occuper un poste si éloigné de la capitale. Un sourire fatigué éclaira cependant son visage soucieux, quand Max Lesage fit les présentations.

« M. Damien, notre directeur. Nous vous attendions avec impatience. On va, enfin, pouvoir ouvrir le collège.

- Vous êtes les bienvenus, messieurs. Je commençais à me faire du souci. »

La voix morne et sourde, un brin cérémonieuse, était celle d'un homme épuisé.

« Allez, les gars, un petit apéritif avant que je vous conduise à vos appartements. C'est un ordre », dit Max Lesage en s'esclaffant.

Il venait de prendre en main notre installation.

Le Martini, largement servi, était délicieux. Sans nous trois, expliqua Lesage, le collègue ne pouvait pas ouvrir et le temps pressait, pour des raisons diplomatiques. En effet, Touby Li Foung, le roi des Méos, et Vang Pao le capitaine-général allié des Américains avaient des enfants à scolariser et leur mauvaise humeur croissait avec les jours qui passaient. Le mois de novembre était bien entamé et les cours auraient dû commencer depuis plus d'un mois.

Touby Li Foung, donc, s'impatientait. Le personnage était à ménager : il avait une réelle autorité sur les tribus méos de toute la province. Il avait le pouvoir de déclencher une rébellion armée, d'autant plus difficile à combattre que les Méos se plaisaient dans l'état de guerre et évoluaient dans un environnement de montagnes qui était leur lieu de vie naturel. Farouchement attachés à leur indépendance - méo ou hmong signifiant homme libre - et désireux de conserver le contrôle de l'opium qu'ils cultivaient dans leurs brûlis de montagne, ils s'étaient naturellement alliés aux Américains combattant la faction communiste Pathet Lao qui voulait, pour diverses raisons, assurer leur autorité sur cette partie du pays. À la tête de cette armée hmong, le général Vang Pao, un véritable seigneur de la guerre. Son audace, sa connaissance du terrain montagneux lui permettaient de contenir la pression du Pathet Lao soutenu, financé et armé par Hanoï et Pékin.

« Mais laissons là ces choses graves et voyons un peu ce qui vous attend dans les jours à venir, ajouta Max dans un nouvel éclat de rire. Il n'avait pas son pareil pour mettre son monde en confiance. Oui, vivre à Xieng Khouang était agréable, il suffisait de s'organiser. Il conseilla un restaurant tenu par une Vietnamiennne - ce qui était un gage de qualité minimale - où nous pourrions prendre nos repas. Le petit déjeuner ? Il était servi dès l'aube sur la place du marché. Pour le moment, l'urgence était de s'installer dans les logements qui nous avaient été attribués.

« Installez-vous dans la Jeep, je vais vous conduire chez vous. »

Un chemin défoncé, où le véhicule tanguait et roulait, nous mena à une esplanade presque entièrement cernée de bâtiments visiblement construits à l'époque coloniale : murs maçonnés recouverts d'un enduit conservant encore quelques traces de peinture, toits recouverts de tuiles, huisseries peintes en vert neutre.

« C'est l'ancien hôpital de Xieng Khouang », précisa notre guide.

Une longère divisée en appartements et fermant la partie nord de l'esplanade nous avait été réservée. Max Lesage ouvrit trois portes protégées par un volet à double battant et nous invita à choisir ce qui serait notre lieu de vie jusqu'à la fin de l'année scolaire. Ce fut vite fait, les trois logements étant identiques. La pièce unique comportait, au fond à droite, une douche avec ses inévitables cancrelats. Devant la fenêtre, à droite de la porte, une table et une chaise. Un lit métallique et une armoire étroite complétaient cet ensemble spartiate. L'odeur de moisi était palpable. Nous posions, enfin, notre valise quarante jours après notre arrivée à Vientiane et des tribulations, auxquelles nous étions contents de mettre fin.

Manac'h était aux anges. Il était, enfin, arrivé en pays méo, il avait atteint son Graal. Sinjar, quant à lui, se demanda vite ce qu'il était venu faire en terre si lointaine. Sa soif d'exotisme n'excéda pas les quelques mois qu'il allait passer à Xieng Khouang. À 22 ans, j'étais le plus jeune. Dans ma famille, partir au loin était naturel, soit dans la Marine marchande ou en devenant marin d'État. Mon père, à son retour d'Indochine où il avait passé deux ans, avait peut-être mis en germe ce désir d'Extrême-Orient quand il avait ouvert cette lourde malle de teck, libérant des odeurs sucrées de tabac blond. Le tigre brodé sur un couvre-lit d'étoffe moirée, d'autres merveilles encore avaient transporté l'enfant rêveur que je

devais être vers des rivages de bandes dessinées, où les Chinois portaient de longues nattes et s'inclinaient respectueusement devant des Blancs coiffés du casque colonial. Cette malle était peut-être à l'origine de ma présence au Laos.

Les quelques affaires que contenait ma valise furent vite rangées dans l'armoire. Je disposais sur l'unique étagère les deux cartouches de Gitanes achetées à Vientiane. À Xieng Khouang, m'avait-on répété, on ne trouvait rien. C'était une expression qu'on entendait souvent chez les expatriés. Pour beaucoup, l'attrait d'une ville était fonction du confort à l'euro-péenne qu'on pouvait y trouver.

Max Lesage nous quitta en nous informant que nous pouvions le joindre à la Mission catholique, où il prenait ses repas avec la communauté des missionnaires.

Xieng Khouang

Impatients de faire connaissance avec notre nouvelle ville, nous redescendîmes vers la grande rue. La petite animation créée par notre arrivée s'était dissipée et les commerçants étaient rentrés dans leurs boutiques situées en contrebas de la chaussée. Régulièrement défoncée par les camions militaires, la grande rue recevait à l'occasion des apports de terre et de pierres. Avec le temps, elle avait fini par s'élever et il avait fallu la doter d'escaliers de bois brut pour accéder aux boutiques en contrebas.

Les magasins ouvraient tous sur la rue et, curieusement, ils s'étaient établis du même côté, dos au sud, abandonnant l'autre rive à des maisons d'habitation. Comme partout au Laos à cette époque, le commerce était tenu principale-

ment par des Chinois, des Vietnamiens et des Indiens.

Max Lesage nous avait conseillé un Pondichérien qui non seulement nous ferait de justes prix mais nous ouvrirait un crédit pour nos premiers achats. Amabilité naturelle, pratique commerciale intéressée ? En tout cas, l'accueil fut chaleureux. Le maître des lieux nous fit faire le tour de sa caverne d'Ali Baba. Des constructions savantes de boîtes de bière, des conserves, des bouteilles d'alcool dont du piperment tapissaient les murs. Des pyramides de boîtes de lait concentré Gloria décoraient les étagères.

Nous ne fîmes qu'un minimum d'achats, car rien n'était prévu dans nos habitations pour faire ne fût-ce qu'une cuisine rapide : pas de réfrigérateur, pas de nécessaire à cuisson. Nous devions prendre tous nos repas à l'extérieur, à nous de nous organiser.

La boutique suivante était tenue par un Chinois replet, vêtu d'un short noir et d'un tricot de corps plus gris que blanc. On était loin de la mise soignée du Pondichérien d'à côté. Le magasin de M. Chang était lui aussi un long compartiment se terminant par les lieux d'habitation. Dans un espace d'une trentaine de mètres carrés, il proposait tout ce dont avait besoin un Méo descendant des montagnes voisines. Outre la quincaillerie habituelle, on y trouvait des sacs de riz, de sel, d'épices. Sur des étagères poussiéreuses étaient alignés les bocaliers de la médecine traditionnelle. Au fond, à gauche, hors des mains curieuses, trônait une petite armoire à pharmacie fermée. Ce sanctuaire, seul endroit protégé de la poussière ambiante, contenait le matériel chirurgical du maître des lieux. M. Chang était aussi arracheur de dents. Je ne me doutais pas que, deux mois plus tard, le Chinois me serait d'une aide précieuse.

Le commerce des tissus était, comme souvent dans la région, tenu par des Indiens, « les Bombays » comme les appelaient les vieux expatriés. Les murs du magasin Habib Store étaient garnis de coupons de tissu soigneusement rangés. Un ample geste de bienvenue nous invita à visiter les lieux. On nous assura que nous étions chez nous et que ce que

nous souhaitions, on se ferait un plaisir de nous le proposer. Tout au bout de la rue, se trouvait ce que nous cherchions en priorité : le restaurant de Mme Tho. Aucune enseigne, aucune publicité ! Nous y retrouvâmes Max Lesage en pourparlers avec une femme fluette, vêtue du costume traditionnel des Vietnamiennes du peuple : pantalon noir et caraco blanc.

Max Lesage n'avait pas son pareil pour créer une atmosphère cordiale et bon enfant. Les présentations furent vite faites, ponctuées d'éclats de rire. Mme Tho parlait un peu le français. Elle était ravie de nous prendre tous les quatre en pension complète, M. Damien s'étant joint à nous. Max Lesage, lui, avait ses habitudes à la Mission catholique. Notre hôtesse nous fit visiter la petite salle de l'étage où nous prendrions nos repas. Pour le petit déjeuner, à nous de nous débrouiller au marché du matin. La salle à manger, après tant de poussière partout, nous parut luxueuse avec ses murs chauffés de frais. Une longue table et des chaises occupaient l'espace. Deux fenêtres garnies de moustiquaires métalliques s'ouvraient, l'une sur l'ouest en direction de la plaine des Jarres, l'autre sur la place du marché.

Max Lesage, toujours lui, nous conduisit ensuite à la « caserne » des militaires français. C'était en fait une grande maison coloniale, l'ancienne résidence du gouverneur français du temps de la colonisation. Ces militaires – ils étaient cinq – étaient chargés de la formation des soldats de l'armée royale laotienne tant qu'ils appartenaient au clan neutraliste du prince Souvanna Phouma soutenu par la France. Mais, à l'heure présente, ils étaient au chômage technique, le général commandant la place de Xieng Khouang ayant fait allégeance au général Phoumi Nosavan qui avait pris le pouvoir à Vientiane au nom de la droite laotienne, soutenue par les Américains. Leurs élèves étant passés dans l'autre camp, ils ne pouvaient plus continuer leur mission. L'accueil fut cordial : ils avaient à peu près le même âge que nous. Le groupe était commandé par un lieutenant plein d'humour, que la situation

ubuesque qu'il vivait faisait sourire. Les soldats laotiens qu'il instruisait auparavant étaient devenus des adversaires du prince Souvanna Phouma soutenu par la France mais tout le monde continuait à se voir. Le plus étonnant était cette liaison radio avec l'ambassade de France : bizarrement, elle n'avait pas été interdite par le nouveau pouvoir et, deux fois par jour, Manu, le sergent radio à la bonne humeur communicative, établissait la relation avec l'ambassade de France à Vientiane.

Max Lesage nous pressa un peu. Il était déjà 17 heures et si on voulait saluer les membres de la Mission catholique, il fallait se dépêcher : la communauté dînait au coucher du soleil, c'est-à-dire une heure plus tard.

Le Père supérieur nous reçut dans une grande salle, dont le centre était occupé par une longue table, autour de laquelle se tenaient plusieurs missionnaires. Tous portaient les mêmes vêtements : chemise sans col fermée au cou, pantalon de toile noire, béret rond, noir également ; aux pieds de solides sandales de marche. Une longue barbe et un crucifix étaient les seuls signes distinctifs de leur fonction. Tous paraissaient robustes. L'accueil fut également cordial. On nous proposa de partager le repas du soir mais Max Lesage rappela que Mme Tho attendait ses pensionnaires. Le Père supérieur nous raccompagna et nous invita à revenir. L'attitude des « curés » troubla nos certitudes, à Sinjar et à moi-même : nous étions, en effet, l'un et l'autre de purs produits anticléricaux.

Mme Tho nous attendait. Un bouquet ornait le centre de la table, les fenêtres étaient ouvertes sur la nuit tropicale, douce à cette altitude. Pas de cuisine asiatique. Notre hôtesse se serait crue déshonorée de nous servir ce qu'elle offrait à ses clients chinois, laotiens, méos au rez-de-chaussée de son établissement. On nous servit donc une tranche de buffle caoutchouteuse poêlée à la graisse de porc. Manac'h demanda qu'on nous prépare de temps en temps un lap, plat laotien par excellence : la viande est hachée finement, mélangée à des

herbes et à du piment doux et autres épices. Mme Tho le promit mais, pour l'instant, elle mettait un point d'honneur à nous servir comme à Vientiane, à Saïgon ou à Phnom Penh.

La nuit indochinoise était tombée sur Xieng Khouang et les lampes s'étaient allumées dans toutes les boutiques. Seuls les bâtiments administratifs et les logements des hauts fonctionnaires étaient parcimonieusement éclairés par l'électricité que fournissait le groupe électrogène de l'usine électrique. C'est ainsi que l'on désignait un hangar abritant un gros moteur, dont l'approvisionnement en carburant relevait de performances sans cesse renouvelées. L'essence, en effet, était acheminée depuis Vientiane, à 300 km au sud par des camions devant emprunter une route – ou plutôt une piste – que la saison des pluies mettait à mal chaque année. Certains passages, trop étroits pour que deux camions se croisent, se faisaient les jours pairs dans le sens nord-sud et inversement. Et nul ne s'avisait plus de prendre des risques depuis que quelques intrépides avaient été projetés au ravin par des confrères descendant à tombeau ouvert, persuadés que la voie était libre. Il arrivait donc que l'essence manquât. On allumait alors les lampes avec un fatalisme bon enfant.

Le repas terminé, les estomacs apaisés, nous nous attardâmes à évoquer cette journée si riche de tant d'événements. Nous sentions qu'il nous fallait très vite découvrir la région, grimper jusqu'aux villages méos dans les montagnes entourant la ville, avant que la guerre n'interdise tout déplacement. On savait que l'armée du capitaine-général Kong Lee avait été chassée de Vientiane mais on ne savait pas vers où elle se dirigeait : Luang Prabang, Xieng Khouang ?

*

Le collège

Le lendemain, nous fûmes réveillés, à l'aube, par des coups frappés aux volets de bois plein. C'était Max Lesage, riant aux éclats et criant des encouragements. Il nous houspilla amicalement pour que nous nous hâtions. Avant de se rendre au Collège, il voulait nous indiquer l'endroit où prendre notre petit déjeuner.

La place du marché se trouvait à quelques minutes de marche. Sous un grand hangar ouvert sur ses quatre côtés régnait une activité de fourmilière. Peu d'étals : la plupart des marchandises étaient posées à même le sol. Notre présence ne provoqua pas de curiosité particulière et le brouhaha, les interpellations nasillardes continuèrent comme à notre arrivée. Nous nous assîmes à une table basse et Max, commanda des cafés au lait, au lait concentré sucré Gloria. Une femme accroupie près d'un brasero jeta des galettes de riz colorées en rose et en vert dans une friteuse grésillante. C'était tout ce qu'on pouvait trouver au marché du matin ce jour-là.

Une scène étrange attira notre attention. Des hommes décharnés, au comportement fébrile, vêtus du short noir des coolies et pieds nus pour la plupart, se pressaient autour d'une matrone au verbe haut qui pesait des boulettes qu'elle prélevait sur un gros cylindre brun posé devant elle. C'était de l'opium. Xieng Khouang était la ville des Méos. Leur roi avait obtenu, contre allégeance au pouvoir de Vientiane, le privilège étonnant de libre culture, circulation, vente et consommation d'opium dans la province. Et c'est ainsi qu'en toute légalité les coolies venaient acheter leur dose du matin qu'ils prenaient avec un grand verre d'alcool de riz, le choum.

Puis, on monta vers le collège. L'air matinal de la fin novembre était frais mais les brumes du matin se dissipaient

déjà sous un soleil vigoureux. Après un quart d'heure de grimpette, le collège nous apparut enfin. C'était un long bâtiment aux murs de torchis, couvert de tôle ondulée envahie par la rouille.

Quatre salles pour quatre divisions, de la sixième à la troisième ; au bout une salle pour l'Administration, pourvue de trois bureaux dont celui du directeur. M. Damien nous accueillit avec une courtoisie un peu cérémonieuse et un savoir-faire qui nous surprit. L'exercice de sa fonction le métamorphosait.

Les emplois du temps étaient prêts et chacun gagna sa classe. J'avais en charge la quatrième. À mon arrivée, les élèves se levèrent et un sourire de bienvenue éclaira les visages. Ils saluèrent, les mains jointes, d'une légère inclination du buste. Curieusement, il n'y avait pas de filles. En faisant l'appel, je constatai que la plupart étaient des Méos. Quelques Laotiens, deux Vietnamiens et un Chinois complétaient l'effectif. Tous étaient impeccablement vêtus de l'uniforme du collégien lao : chemise blanche et pantalon foncé.

Leur enseigner serait un plaisir nous avait dit Max Lesage. Dans la tradition laotienne, le khou (Taân Khou : Monsieur le Professeur) était le père spirituel à qui on devait le même respect qu'au père nourricier.

La matinée s'écoulait dans un silence studieux quand, occupé à mon tableau et tournant donc le dos à la classe, j'entendis des rires étouffés. Quand je me retournai, les rires se libérèrent : un buffle imposant, aux cornes démesurées, avait passé la tête par la fenêtre et regardait en direction du tableau en mâchouillant la touffe d'herbe qu'il venait de brouter. Des coups de règle sur le mufle le firent reculer mais sans hâte aucune. Le collège, non clos, était ouvert à tous.

Peu avant midi, on nous annonça la visite de Touby Li Foug – le roi des Méos –, dont les deux fils étaient en classe de troisième. C'est à pied, sans cérémonial, qu'il arriva au collège. Sa simplicité était surprenante chez un homme

aussi puissant. Il était habillé en marcheur : grosses chaussures montantes, pantalon boutonné sous le genou, bâton de marche et chapeau à la Pavie.

Les cours ayant lieu seulement le matin, tout le monde redescendit vers la ville. Le marché s'était vidé, les Méos regagnaient leurs villages d'altitude. D'autres viendraient le lendemain après avoir marché toute la nuit. Les hommes comme les femmes ne se séparaient pas de leur profonde hotte d'osier. De leurs villages, ils descendaient des petits cochons noirs, des volailles qu'ils vendaient pour se procurer du sel, des condiments, de la quincaillerie. L'opium qu'ils récoltaient était vendu directement à des grossistes, qui se chargeaient de le commercialiser.

Le déjeuner nous réunit à nouveau. Si Sinjar parlait pédagogie, Manac'h, lui, avait l'esprit ailleurs, dans les montagnes sans doute.

Il faisait très beau cet après-midi-là. À cette altitude, la température était agréable et nous partîmes faire plus ample connaissance avec la ville. L'accueil était partout le même : des mains jointes et un sourire de bienvenue. Les Méos des montagnes, eux, ne saluaient pas : ils marchaient en file, légèrement courbés sous leurs hottes chargées, le front tendu sur le bandeau relié à leur charge.

La rivière claire

Qui nous indiqua ce lieu enchanteur ? Nous découvriâmes une petite plage de sable blanc dans un des méandres d'une rivière proche de la ville. À cet endroit, un dénivelé progressif mais relativement important donnait brusquement de

la vitesse au débit jusque-là plutôt paresseux du cours d'eau. Un chaos de roches polies par la vigueur du courant tentait de freiner l'impétuosité du flot, qui se calmait quelques dizaines de mètres plus loin. Bonheur de rafraîchir nos corps engourdis par le généreux soleil des hauts plateaux, de lutter contre la force de l'eau, de se hisser sur les roches hors de portée des tourbillons. Un enfant, juché sur un énorme buffle, s'était arrêté pour nous regarder. C'était un Laotien. Il nous fit un signe amical de la main :

« Sombai di. » (Bonjour.)

Au Laos, pour engager la conversation, on demande souvent où on va.

« Sombai. Tiao pai sai ? (pai kelev à Xieng Khouang.)
– Pai ban. » (Je rentre chez moi, au village.)

Je me souviens de cet instant. Ces paysages magnifiques, ce soleil chaud sans être brûlant, ces habitants attachants formaient un ensemble dans lequel nous commencions à être heureux.

Don Quichotte

À notre retour à l' « hôpital », – c'est ainsi que nous appelions notre longère –, une surprise nous attendait : deux petits chevaux à longue crinière broutaient l'herbe rase de l'esplanade.

« Ce sont des chevaux méos, on me les a prêtés. »

Manac'h était sorti de sa chambre dès notre arrivée. Manifestement, il nous attendait.

« On va les essayer en moyenne montagne. Ces petits chevaux sont merveilleux sur les pentes. »

Sinjar déclina l'invitation. L'équitation n'était pas sa tasse de thé. Alors, ces petits chevaux à l'aspect sauvage...

Je n'étais jamais monté à cheval. Je n'eus cependant aucune difficulté à m'asseoir sur la selle du poney qui m'avait été attribué d'autorité. Le grand Manac'h, par contre, se retrouva en Don Quichotte de la Manche dont les pieds auraient traîné à terre s'ils n'avaient été calés par des étriers.

Et les chevaux partirent d'un pas nerveux. Tant qu'on fut sur le plat, tout se passa à peu près bien. Mais, dès les premières pentes, la situation Au bout d'un temps, le pauvre animal ralentit puis s'arrêta malgré les encouragements énergiques de son cavalier. Il fallait se rendre à l'évidence : les randonnées à cheval dans les montagnes, cela ne s'improvisait pas. Et l'on mit pied à terre dans la descente, qui fut tout aussi périlleuse. Manac'h ramena par la bride deux chevaux redevenus fringants. On ne sut jamais le nom de leur propriétaire.

Les jours suivants, les explorations se firent à pied pour mon plus grand soulagement. Les chemins méos, qui allaient au plus droit vers les crêtes, nous conduisaient à de pauvres villages.

Des femmes vêtues du costume traditionnel nous regardaient passer avec une apparente indifférence. Elles étaient parées d'imposants colliers et bracelets d'argent. Leurs lourdes jupes noires évasées, ornées de bandes circulaires bigarrées, s'arrêtaient aux genoux, découvrant les solides mollets qui leur permettaient de grimper ces fameuses lignes droites vers les sommets, malgré une hotte lourdement chargée.

Manac'h faisait des progrès rapides en langue méo et consignait ses notes dans un bloc qui ne le quittait plus.

*

Le Père Delacroix

Un dimanche matin, je partis avec le Père Delacroix pour une mission d'une journée. Départ à l'aube avec ce missionnaire affable à la longue barbe grisonnante. Son pas était ferme et bientôt la ville disparut. Les crêtes se succédaient mais le train du missionnaire ne faiblissait pas. J'aurais bien aimé faire une pause, mais je n'osais pas avouer ma fatigue. Le Père, lui, portait un gros sac à dos contenant un nécessaire à soigner. Ces missionnaires étaient le seul secours médical pour des villageois isolés de plusieurs heures, voire de plusieurs jours de marche d'un centre de soins. Tout en grim pant, le Père Delacroix expliquait pourquoi il donnait la préférence à certains villages plutôt qu'à d'autres. Celui vers lequel on se dirigeait avait la particularité de compter plusieurs chrétiens et, ces derniers temps, les conversions se faisant plus nombreuses, il fallait donner la priorité à ces nouvelles ouailles.

Le village que nous atteignîmes en début d'après-midi, après plusieurs heures de marche, était semblable à ceux que nous avions déjà rencontrés. Celui-ci avait la particularité d'être traversé par un cours d'eau d'environ un mètre de large sans passerelle pour passer d'un bord à l'autre. Pourquoi pas de passerelle ?

Le soleil était haut et, bien qu'on fût en altitude, la chaleur était écrasante. Le chef du village avait été prévenu de notre arrivée et nous attendait dans sa véranda sur pilotis. Les autres paillotes étaient construites à même le sol. Sur ces pentes, les nouvelles circulaient vite. Une des particularités des Méos, les hommes jeunes surtout, était une bougeotte qui les faisait se déplacer en permanence. On les croisait, vêtus d'un

pantalon noir s'arrêtant aux mollets et d'un caraco de la même couleur, allant par groupes de deux ou trois, un fusil rudimentaire à l'épaule :

« Pai keleu ? (Où allez-vous ?) – Pai lin. » (En promenade), répondaient-ils brièvement avant de continuer leur route.

Le Père parlait parfaitement le méo. Le chef du village lui désigna quelques cases à moitié délabrées. Nous pénétrâmes dans une pièce sombre dépourvue de porte. L'ensemble était saisissant de dénuement. Au centre un foyer de terre cuite, noir de suie, entouré de quelques ustensiles de cuisine aussi noirs de crasse. Le soleil pénétrait par l'ouverture du plafond qui servait à évacuer la fumée du foyer et qu'on devait boucher par temps de pluie. La tache de lumière nous permit de distinguer un corps allongé sur un bas-flanc. C'était le malade à soigner. Le Père s'accroupit et lui posa la main sur le front.

« C'est une grosse dengue. Ici, le paludisme est endémique. Il faudrait qu'ils prennent de la quinine de façon préventive mais ce n'est pas leur souci. Quand ils vont trop mal, ils avalent quelques boulettes d'opium pour endormir la douleur et attendent que ça passe. Leur résignation est étonnante. »

Pas un gémissement, en effet. Seuls la brillance des yeux et un tremblement convulsif révélaient la maladie.

« Je vais lui donner de l'aspirine et de la nivaquine. Le résultat est rapide chez ces gaillards. Dans quelques heures, il sera debout. Dans ces montagnes, la sélection naturelle est telle que ceux qui survivent ont une robustesse étonnante. »

Le missionnaire prononça quelques mots de réconfort à l'adresse du malade. La famille avait fait cercle autour de lui, sans un mot. Celle qui semblait être l'épouse écouta attentivement les conseils du Père Delacroix et referma la main sur les comprimés qu'on lui remit. Ce fut ensuite le tour d'autres cases, tout aussi pauvres et sales. Les Méos des montagnes, pour la plupart, n'entretenaient pas leurs habitations sachant qu'ils les abandonneraient pour en construire de nouvelles, dans d'autres lieux, là où ils auraient décidé de faire de

nouveaux rays, ces cultures sur brûlis qui, en deux ou trois ans, épuisent le sol, les obligeant à se déplacer à la recherche d'espaces vierges.

La réserve de médicaments ne tarda pas à s'épuiser. Quand il n'y eut plus rien à distribuer, le missionnaire eut un sourire navré pour les mains qui se tendaient et referma sa sacoche de cuir vide. Puis, redressant sa grande carcasse, il mit le sac en bandoulière, indiquant par ce geste que sa visite était finie, qu'il allait repartir. Il prononça quelques mots en méo. Sans doute, disait-il qu'il repasserait bientôt. Et il se dirigea vers la case du chef de village pour lui faire ses adieux. Je le suivis, impressionné. Jamais, je n'avais rencontré tant de générosité. Cet homme n'attendait rien en échange de tant de dévouement, de bonté vraie.

La nuit était tombée depuis une bonne heure quand nous atteignîmes Xieng Khouang. À la Mission catholique, contrairement à l'habitude, les visages étaient graves. Je m'en inquiétai auprès du Père supérieur. Les nouvelles des missionnaires des montagnes et de leurs ouailles n'étaient pas bonnes. La nouvelle de la progression du capitaine Kong Lee vers Xieng Khouang se précisait. On était en décembre, période propice au déplacement d'une armée. Ce qui inquiétait la Mission catholique, ce n'était pas Kong Lee lui-même mais ses alliés du Pathet Lao communiste. Car le communisme c'était l'athéisme, donc l'ennemi qu'il fallait combattre. Et, pour le vaincre dans cette partie du Laos, Dieu n'interdisait pas qu'on s'opposât à lui, les armes à la main s'il le fallait. Un soir, entre chien et loup, j'avais eu la surprise de voir arriver à la Mission, discrètement, une étrange colonne conduite par un Européen barbu comme les missionnaires et tenant à la main, comme les hommes qui le suivaient, une carabine de guerre américaine. Tous avaient la même tenue : pantalon et chemise noirs, sacs de toile, noirs également, en bandoulière. Tous allaient pieds nus. J'apprendrais le lendemain que l'Européen était un missionnaire qui n'hésitait pas à faire le

coup de feu contre le Pathet Lao qui, de son côté, ne faisait aucun quartier à ces prêtres – guerriers acceptant de mourir pour leur foi à la façon des ordres guerriers templiers ou teutoniques.

Je pris congé et rejoignis mes amis à l'« hôpital ». Là aussi, la rumeur gonflait. Kong Lee aurait reçu renfort et matériel et se dirigeait effectivement vers Xieng Khouang. On aurait entendu le canon vers l'ouest.

Le canon

Ce 31 décembre 1960, le dîner fut animé chez Mme Tho. Les troupes neutralistes de Kong Lee auraient pris Phonesavan ainsi que le contrôle de l'aérodrome de la plaine des Jarres. Pour nous, la nouvelle était plutôt excitante. Le Robin des Bois laotien n'était-il pas le bras armé de Souvanna Phouma, dont la position neutraliste convenait à la diplomatie française ? Nous voyions donc son avance vers la ville d'un bon œil. L'inquiétude se lisait, par contre, sur le visage de M. Damien, notre directeur.

Un coup de canon, qui nous sembla relativement proche, suivi peu de temps après de plusieurs autres plus rapprochés, confirma la progression de l'armée neutraliste. Sans doute avait-elle été accrochée par la guérilla méo du général Vang Pao. Puis ce fut une longue rafale de mitrailleuse lourde. Comme nous nous levions pour aller à la fenêtre ouvrant sur l'ouest, nous fûmes retenus par une scène hallucinante. Fou de terreur, notre directeur s'était jeté au sol où il roulait sur lui-même en hurlant « du cognac, du cognac. » Nous l'assîmes contre un mur, à l'abri, et il finit par se calmer et retrouver ses esprits. J'allai prévenir Max Lesage qui, comme d'habitude, dînait à la Mission catholique.

Efficacité immédiate ! La nuit allant être agitée, il prenait en charge notre vieux directeur. Quant à nous, il nous conseillait de rentrer immédiatement à l'« hôpital » et de préparer un bagage minimum au cas où il faudrait partir précipitamment.

Le bruit du canon se fit plus proche quand nous atteignîmes la butte de notre longère. On entendait maintenant les déflagrations ainsi que le « tchouc, tchouc » des mitrailleuses lourdes. Les troupes de la garnison, fidèles à la droite, avaient dû se porter à la rencontre des soldats de Kong Lee et l'affrontement avait commencé. Manac'h avait décidé de rester en ville. Sans doute, avait-il prévu un abri. Il est vrai qu'il connaissait tout le monde.

Le canon tonna toute la nuit. Notre bagage minimum, dont notre passeport, était prêt dans un sac de toile prévu pour être porté en bandoulière. Nous fûmes tirés d'un demi-sommeil par une déflagration toute proche. L'obus n'était pas tombé loin ! Les mitrailleuses lourdes continuaient de hoqueter à intervalles réguliers, de plus en plus proches. Nous terminâmes la nuit dans une tranchée au bout de la longère, enveloppés dans une couverture. Qui avait creusé ce boyau, qui avait dû déjà servir d'abri ? Peut-être des soldats du corps expéditionnaire français au cours de la récente guerre d'Indochine.

Le Lieutenant Khammouane

Le jour s'était enfin levé sur ce 1er janvier 1961. Nous sortîmes prudemment de notre refuge. Il n'y avait rien d'autre à faire que de descendre en ville pour avoir une idée de la situation. Ce que nous vîmes, en arrivant sur la place du marché, nous stupéfia. Toute une population, habituellement

piailante, était en train de fuir dans un silence irréel. Tous les bruits étaient comme feutrés. Des femmes se hâtaient, des ballots énormes au bout de balanciers supportés par des épaules frêles. Elles poussaient de la voix – mais des voix empreintes d'inquiétude – des enfants souvent pieds nus. Des hommes tiraient de petits chevaux de montagne disparaissant sous des charges énormes. Tous fuyaient vers l'est.

C'est en nous rendant chez Max Lesage que nous vîmes arriver vers nous deux longues colonnes de soldats marchant sur les bas-côtés de la route. Ils semblaient épuisés. La plupart étaient très jeunes, entre 16 et 18 ans. Dans leurs regards apeurés, se lisait l'angoisse des combats qu'ils venaient de livrer. Curieusement, ils tenaient par le bout du canon le fusil qu'ils avaient jeté sur une épaule. Le hasard avait fait d'eux des réguliers de l'armée de Vientiane. Ils portaient un treillis vert trop grand pour eux et un foulard blanc indiquait leur appartenance à la faction de droite. Leur casquette, verte également et relevée sur le front, accentuait cette impression générale de désarroi. Ils savaient leurs poursuivants sur leurs talons et c'était pour cette raison qu'ils laissaient la chaussée libre.

Une rafale de mitrailleuse lourde crépita. Là-bas, au bout de la grande rue, une Jeep arrivait en trombe dans un nuage de poussière. Elle se porta à la hauteur des colonnes de fuyards qui se rangèrent pour la laisser passer. Debout à l'arrière, le servant de la mitrailleuse, un jeune officier, riait aux éclats. Après avoir fait stopper la Jeep, il fit signe aux soldats en fuite de jeter leur fusil à terre. Arriva alors un énorme G.M.C. Appuyés aux ridelles, des soldats riaient. Et on assista au spectacle étonnant des vaincus tendant leurs fusils aux vainqueurs, qui les empilaient dans le camion. Puis, comme délivrés d'une énorme crainte, ils s'accroupirent à la façon des paysans qu'ils étaient peu de temps auparavant. Et, très vite, leur naturel insouciant reprit le dessus. Les visages s'éclairèrent, les conversations reprirent.

Une voix amplifiée par un mégaphone fit converger tous les regards vers un camion militaire arrêté au centre d'une place herbeuse, là où s'étaient déroulés les combats de buffle pendant les fêtes du Nouvel An méo, quelques jours plus tôt. Les prisonniers se levèrent et se dirigèrent vers le G.M.C. Je les suivis. Je ne fus pas surpris de constater que l'homme au mégaphone était celui qui était entré dans la ville, debout dans la Jeep. Le jeune officier me fit un signe amical de la main. Puis, il commença un long discours adressé aux prisonniers. Au début, ce fut comme une admonestation, une longue réprimande. Puis le ton se calma, la voix se fit plus amicale.

Les prisonniers furent ensuite invités à passer un par un devant un sergent coiffé du bonnet rouge des paras laotiens et chacun se vit remettre un foulard bleu en échange du blanc. Deux ou trois compagnies venaient de passer dans le camp des vainqueurs. Le G.M.C, dans lequel avaient été empilés les fusils, s'approcha alors et on rendit aux nouvelles recrues les armes dont ils s'étaient débarrassés peu de temps auparavant... Le jeune officier sauta du camion en voltige et se dirigea vers moi, la main tendue :

« Lieutenant Khammouane. Je suis aide de camp du capitaine Kong Lee. Vous êtes professeur au collège, je suppose ».

Son français était parfait et, curieusement, sans une pointe d'accent. Il ajouta :

« J'ai passé deux ans à Saint-Cyr et j'aime beaucoup Paris. Nous nous verrons plus tard. Comme vous le constatez, j'ai beaucoup à faire. Cependant, si vous avez un problème, demandez le lieutenant Khammouane à l'état-major. À bientôt. »

Il sauta dans sa Jeep qui démarra en trombe en direction du marché. Pour lui, la guerre semblait être un jeu. Je retrouvai Sinjar et Manac'h chez Max Lesage. La seule chose à faire était de remonter à l'« hôpital » en attendant que les choses se calment.

Le désenchantement

En arrivant sur l'esplanade, nous vîmes deux G.M.C. stationnés à distance de nos appartements. Des soldats en étaient descendus et s'étaient assis, leurs armes entre les jambes. L'un jouait de la guitare, d'autres buvaient au goulot des bouteilles d'alcool qu'ils avaient prises chez les commerçants chinois ayant eu l'imprudence de quitter leur magasin. Ils nous invitèrent à partager leurs libations. Manac'h était aux anges. Il engagea la conversation en laotien, ce qui fit manifestement plaisir aux soldats. Certains parlaient un peu le français si bien que les échanges se firent cordiaux. Mis en confiance, nous redescendîmes en ville. La vie semblait avoir repris et Mme Tho nous avait préparé le déjeuner comme d'habitude. Elle nous offrit même un cognac Martel pour fêter le Nouvel An 1961.

Il n'y avait plus qu'à regagner l'« hôpital » pour attendre la suite des événements. À notre arrivée, un étrange manège nous intrigua. Les deux camions militaires s'étaient approchés au plus près de nos appartements, dont les portes étaient ouvertes. À l'évidence, on était en train de nous cambrioler. En effet, nos affaires étaient déjà dans les camions. Hors de lui, Jacques Sinjar bondit dans celui où il avait repéré ce qui lui appartenait. Le ton monta très vite. Les soldats étaient ivres et se mirent à hurler. Sinjar fut poussé hors du camion sans ménagement. Je reçus, quant à moi, un coup de crosse dans les reins et un militaire me cria de partir en indiquant du bout de son fusil la ville en contrebas. Il n'y avait qu'à obéir. Qu'ils nous parurent longs ces quelques dizaines de mètres qui nous séparaient d'une construction en dur ! Ivres comme ils l'étaient, un des ces excités pouvait très bien nous tirer une rafale dans le dos.

Nous dévalâmes la pente qui conduisait à la place du marché. Il nous fallait trouver Khammouane pour tenter de récupérer ce qu'on nous avait pris. Un drapeau lao, fraîchement installé au-dessus de la porte d'un bâtiment administratif, et deux sentinelles à l'entrée laissaient supposer qu'il s'agissait du poste de commandement. Manac'h s'adressa aux deux gardes et demanda à parler à Khammouane. Quelques minutes plus tard, un officier coiffé du béret rouge des parachutistes sortit du bâtiment et s'avança vers nous la main tendue.

« Capitaine Bounpheng. Le lieutenant Khammouane est absent pour l'instant. Que puis-je pour vous ? »

Lui aussi s'exprimait dans un français parfait. Nous lui racontâmes le pillage de nos appartements, évoquâmes les menaces, nous attendant naïvement à ce que des ordres soient donnés pour que nous puissions récupérer nos affaires. L'officier fit celui qui comprenait, qui était désolé.

« Nous sommes en guerre, vous comprenez. Ces soldats avaient durement combattu pour s'emparer de la ville. Nous ne pouvons pas tout contrôler.

– Mais vous ne pourriez pas faire quelque chose ?

– Désolé, cette compagnie va partir vers le front. Actuellement, nous subissons de dures attaques de la part de tribus méos. Au revoir messieurs. »

La messe était dite. Le commandant ne pouvait pas prendre le risque de mécontenter une compagnie qui pouvait passer à l'ennemi dans un mouvement d'humeur. Quelques affaires prises à des Français dans un contexte de guerre ne méritaient pas qu'on y attachât trop d'importance.

Nous n'avions rien à attendre des nouvelles autorités militaires, qui avaient d'autres chats à fouetter. Un peu désarmés, nous partîmes à la recherche de Max Lesage, que nous retrouvâmes à la Mission catholique. Les visages étaient soucieux. D'autres pillages avaient eu lieu en ville et les camions des « libérateurs » étaient repartis, chargés jusqu'aux ridelles. Les relations avec les nouvelles autorités militaires s'annonçaient moins cordiales que prévu, alors que la France

soutenait leur mouvement. Mais la pression du Pathet Lao, l'allié communiste sans lequel la prise de la ville de Xieng Khouang n'aurait pas été possible, commençait à se faire sentir. Chacun commençait à comprendre que le véritable vainqueur n'était pas le capitaine Kong Lee – devenu général – mais le prince rouge, Souphanouvong, demi-frère du prince Souvanna Phouma et allié de Hanoï et de Pékin.

Le lieutenant commandant la Mission militaire française arriva peu après. L'ambassade de France lui avait demandé une stricte neutralité. Il rappela que les deux liaisons radio quotidiennes étaient maintenues avec Vientiane. L'ambassade se chargerait de renseigner les familles en France du déroulement des événements. Avant de partir, il ajouta qu'il lui restait encore un peu de pastis. Ceux qui passeraient seraient les bienvenus.

Nous repartîmes pour l'« hôpital » en abordant prudemment l'esplanade par sa partie est, prêts à battre en retraite si les soldats étaient toujours là. Les camions étaient partis. Dans quel état allions-nous retrouver nos chambres ? Rien n'avait été saccagé mais les armoires étaient vides. Plus de vêtements, plus d'appareil photo, plus de Gitanes, plus d'argent liquide. Même nos livres et le matériel scolaire avaient disparu. Il ne nous restait plus que ce que nous avions sur nous.

Max Lesage vint aux nouvelles. Sa bonne humeur, une fois de plus, fit merveille. Pour l'argent, il avait la solution : par message radio, on donnerait l'ordre de virement sur le compte d'un commerçant indien de Vientiane et c'est un autre commerçant indien de Xieng Khouang qui nous verserait, en kips, la somme demandée. Pour les vêtements, les tailleurs vietnamiens de la grande rue ne demandaient qu'à travailler. Le collège étant fermé pour l'instant, nous avions tout le temps pour remplacer ce qui nous avait été pris.

Les grenades

Dans la semaine qui suivit la prise de la ville, la vie semblait avoir repris son cours normal. Le marché du matin était toujours aussi animé et la marchande d'opium continuait à peser ses boulettes avec une balance, qu'elle levait à deux doigts à hauteur de ses yeux.

Le collège était toujours fermé. Les directives de Vientiane étaient d'attendre. L'ambassade de France devait être embarrassée de mettre des professeurs français à la disposition d'une administration ennemie du pouvoir laotien en place dans la capitale.

Heureusement qu'il y avait la rivière claire pour occuper nos longues après-midi. Un jour, cependant, nous vîmes arriver deux militaires en treillis qui nous intimèrent l'ordre de sortir de l'eau. Puis, les deux hommes se séparèrent vers l'aval du chaos de roches polies. Ensuite, ils dégoupillèrent une grenade qu'ils jetèrent dans la rivière. Deux explosions furent suivies de longues ondulations qui parcoururent la surface du paisible cours d'eau. Peu de temps après, ce qu'attendaient les deux soldats se produisit. Des dizaines de poissons de toutes tailles montaient à la surface et descendaient doucement le courant, leur ventre blanc en l'air. Il y en avait d'énormes. Les militaires se jetèrent à l'eau et, le plus vite possible, lançaient les poissons sur les berges. Ils devaient avoir l'habitude de ce genre de pêche. En effet, certains poissons, peu à peu, retrouvaient leurs esprits, se débattaient, tentant de regagner leurs abris dans les trous des berges. La pêche avait été bonne. D'autres soldats apparurent, attirés par les explosions. Ils aidèrent les deux premiers à rassembler les poissons dispersés, heureux comme des enfants.

Nous reprîmes le plus calmement possible nos affaires, saluâmes le groupe, mains jointes, et nous nous éloignâmes vers le centre-ville. Il valait mieux ne pas trop s'attarder dans cet endroit écarté, où traînaient trop de fusils.

Avant de rentrer, nous passâmes chez les militaires français. Peut-être l'un d'entre eux aurait-il envie de faire un tour en Jeep dans un des villages alentour ? Le sergent Valentin fut partant. De toute façon, il valait mieux utiliser le carburant de réserve, car il serait bientôt réquisitionné par les autorités laotiennes. Plus rien, bien sûr, ne montait de Vientiane et il fallait s'attendre à une pénurie de carburant ainsi que de certains produits, surtout utilisés par la petite colonie française.

Les nuages

L'atmosphère, insensiblement, se modifiait. Les Méos se firent moins nombreux dans la ville. Les rayons des commerçants indiens furent les premiers à se dégarnir. Des lieux sûrs avaient, sans doute, accueilli les marchandises. Des boutiques fermèrent.

Un soir, je vis arriver Max Lesage, à pied cette fois mais toujours d'humeur égale.

« Plus d'essence pour la Jeep, dit-il. Mais j'ai une bonne nouvelle : on rouvre le collège. J'ai demandé aux nouvelles autorités de le faire savoir à la population. On recommence demain. Ah ! j'allais oublier : M. Damien ne sera pas là, il est très déprimé. »

Il avait pris en main la bonne marche du collège. Si les enseignants étaient tous présents, seuls quelques élèves se présentèrent à l'ouverture. À midi, il fallut se rendre à l'évidence : un quart seulement de l'effectif était revenu, quatre à cinq élèves par classe. L'information avait-elle été mal faite ?

Fait troublant, pas un Méo ! Pas de Vietnamiens non plus ! L'absence du plus brillant, un élève taciturne, suscita des interrogations. Max Lesage, qui avait pris la direction des opérations, décida que les cours reprendraient normalement en dépit de l'effectif réduit.

Au bout d'une semaine, les Méos et les Vietnamiens n'étaient toujours pas revenus. Mais les consignes de l'ambassade de France étaient formelles : il fallait continuer à fonctionner. Les élèves méos avaient pris le maquis et rejoint leur seigneur de la guerre, le général Vang Pao, en lutte contre Kong Lee le neutraliste et le Pathet Lao communiste. La guérilla avait besoin de cadres et les jeunes collégiens avaient été enrôlés. Quant au brillant élève vietnamien, quelle ne fut pas ma surprise de l'apercevoir un jour, en uniforme, sortant du P.C. de l'armée neutraliste. Il fit mine de ne pas me reconnaître. J'apprendrai plus tard qu'il était devenu commissaire politique du Pathet Lao, chargé de la communication avec les troupes neutralistes.

Les premières attaques de la guérilla méo eurent lieu peu après. Des convois militaires furent pris à partie sur la piste menant à la plaine des Jarres. Les embuscades étaient de courte durée. Très vite, les Méos se retiraient et regagnaient l'abri de leurs crêtes. Bientôt, l'insécurité fut totale quand explosèrent les premières mines. Xieng Khouang était devenue une ville isolée du reste du royaume. La pénurie était maintenant réelle. Plus d'essence, plus d'électricité ! Le lait concentré, les rares conserves, l'alcool avaient disparu des rayonnages des boutiques.

Une après-midi, un bruit de moteur d'avion fit se lever toutes les têtes. Des hauteurs entourant la ville, piquaient deux avions dans le rugissement de leurs moteurs. Ils effectuèrent un passage en lâchant des rafales hargneuses, qui piquèrent le sol de flocons gris, et reprirent de l'altitude pour disparaître à l'autre bout de la cuvette.

Les bombes

Fin janvier, l'ambassade de France demanda à ses ressortissants de se regrouper au centre de la ville. Le collège fut transféré dans les locaux d'une école primaire. Pour des raisons de sécurité, nous dûmes quitter l'« hôpital », trop excentré, pour une maison située près du marché et ayant appartenu à un notable de l'ancienne administration.

L'arrivée des premiers camions militaires soviétiques constitua un petit événement : le Pathet Lao venait apporter son soutien au général Kong Lee. Des équipes de démineurs, sans doute formés au Nord-Vietnam, permettaient aux convois de s'engager sur la piste de la plaine des Jarres. Les soldats communistes ne se montraient pas à Xieng Khouang mais étaient très présents à Phonesavan, au cœur de la plaine, où ils avaient établi leur quartier général.

Des boutiques rouvrirent. On trouva à nouveau du lait concentré, du sucre, du café, du tabac. Tout venait d'Hanoï. Il y avait même quelques bouteilles d'alcool de riz au goût de rose.

Vinrent les interdictions. Toujours pour des raisons de sécurité, il fut formellement déconseillé de se rendre à la rivière claire. Finies les baignades ! Interdites également les sorties dans les villages environnants. Le Pathet Lao ne voulait pas de témoins du déploiement des troupes qu'il mettait en place pour contrer la guérilla méo.

Les cours continuaient au collège mais uniquement le matin, devant quatre à cinq élèves par classe. Les après-midi étaient longs et il fallait les occuper. Les quelques ouvrages de la bibliothèque furent vite lus. En fin de soirée, on allait

aux nouvelles chez les militaires français. Un jour, le lieutenant évoqua l'hypothèse de l'arrivée prochaine d'un avion de l'ambassade de France. Il apporterait du courrier si un couloir aérien lui était ouvert. Cela dépendrait des pourparlers de paix engagés entre les factions se disputant le pouvoir au Laos.

Un après-midi, j'entendis frapper à ma porte. Un militaire laotien entra, la main tendue.

« Vous me reconnaissez ? »

C'était le lieutenant Khammouane.

« J'ai été promu commandant et on vient de m'attribuer une nouvelle Jeep. Je vous emmène faire un tour.

- Je croyais qu'il était interdit de sortir de la ville.

- Aux civils, oui, mais pas aux militaires. Montez et accrochez-vous. »

Khammouane n'avait rien perdu de ce flegme qui m'avait impressionné le jour de la prise de la ville, flegme doublé d'une insouciance apparente face au danger. Pour l'instant, il malmenait sa Jeep dont les bonds dans les nids de poule le faisaient rire aux éclats.

« C'est une bonne bête, dit-il en flattant le volant de la main droite. On va maintenant la laisser se reposer. »

Le retour vers la ville fut plus calme. Khammouane parlait librement de tout. Il était neutraliste, partageait les idées de Souvanna Phouma concernant l'avenir politique de son pays, qu'il ne voulait inféodé ni aux États-Unis ni à Hanoï. Il se méfiait de ses alliés actuels mais reconnaissait que, sans leur aide en troupes et en logistique, la province serait vite perdue, d'autant plus que les Américains – la C.I.A. surtout – intensifiaient leur aide aux Méos du général Vang Pao.

Près du marché, un nouveau passage d'avions nous fit courber les épaules. Cette fois, ils larguèrent des bombes sur les flancs de la cuvette, sans atteindre le château d'eau qui devait être leur objectif. Alors que les deux avions de chasse

remontaient en chandelle pour franchir les crêtes aiguës, on entendit claquer les tirs de D.C.A.

« Ces batteries aériennes sont celles du Pathet Lao. Nous n'en possédons pas. Nous ne sommes pas très riches, vous savez ! »

Il me déposa devant chez moi.

« À propos, dans une dizaine de jours, aura lieu à Phonesavan un meeting organisé par nos alliés du Pathet Lao, un peu dans l'esprit de celui qu'organise chaque année, à La Courneuve, le Parti communiste français. Il y aura, bien sûr, des discours mais aussi des animations, des spectacles, un boun (une fête). Toute la population est invitée. J'ai l'intention d'aller y faire un tour. Si ça vous intéresse, je vous emmène ainsi que vos amis. Ça vous changera les idées.

- Je veux bien, mais la route est dangereuse et les Méos peuvent attaquer n'importe où.

- Les organisateurs l'ont prévu et des centaines de soldats assureront la sécurité. Il y aura un homme tous les cent mètres, le dos tourné à la route, qui surveillera la forêt. Tous les officiels de Xieng Khouang se déplaceront et les Pathet Lao ne peuvent pas prendre le risque de mettre leur vie en danger. Ils feront certainement bien les choses. Les équipes de déminage seront également présentes. Réfléchissez et donnez-moi votre réponse le plus tôt possible. »

Sinjar et Manac'h furent, bien sûr, d'accord. Nous avions tous les trois envie de sortir de l'enfermement de la rue principale de la ville.

*

Meeting à Phonesavan

La veille, Kammouane vint nous avertir qu'il passerait à 8 heures le lendemain matin. Les équipes de déminage auraient eu le temps de s'occuper des mines enfouies chaque nuit et la voie serait libre.

À 8 heures précises, nous étions prêts. Mais ce n'est que deux heures plus tard que nous vîmes arriver la Jeep de Kammouane.

« Désolé du retard : j'ai dû régler une affaire importante. Mais ce contretemps nous a peut-être sauvé la vie. En effet, une des Jeeps du commandement a sauté sur une mine à un quart d'heure d'ici. Il n'y a pas de survivants. Nous devons partir avant eux. Pour nous, la voie est libre maintenant. »

Pas forcément rassurés par l'optimisme de Khammouane, nous nous calons dans la Jeep. À la sortie de la ville, nous avons l'obligation de prendre place dans un convoi de véhicules militaires. Des soldats sont debout dans les camions, dos contre dos, leurs armes pointées vers les bas-côtés de la route. La colonne démarre enfin. Khammouane a dit vrai. De chaque côté de la route, tous les cent mètres environ, se tient un soldat, le dos tourné au convoi des véhicules, scrutant la forêt. Nous arrivons enfin à Phonesavan sans avoir essuyé un seul coup de feu. Des soldats du Pathet Lao règlent la circulation. Les camions font halte à la sortie de la ville sur un immense terrain plat délimité par des poteaux de bois, hauts comme des mâts. Des haut-parleurs accrochés à leur sommet diffusent des marches militaires criardes. Au centre, est installé un podium avec sa forêt de micros. Tout autour, d'innombrables échoppes donnent à la réunion qui se prépare

un air de kermesse.

Khammouane nous a laissés organiser notre visite. Nous faisons consciencieusement le tour de l'aire de meeting et rien ne ressemblant plus à un boun qu'un autre boun, nous décidons d'aller faire un tour dans la ville même. À notre stupefaction, il nous est interdit de quitter les lieux : des soldats se sont déployés et interdisent les sorties. Nous avons beau parlementer, mettre en avant notre qualité de Phalang (Français), rien n'y fait. La consigne est claire : laisser entrer en confiance un maximum de participants puis empêcher toute sortie. Nous en comprenons vite la raison. Sur le podium, se succèdent des orateurs, haranguant la foule le poing tendu, et des groupes de soldats chantant, dans une attitude martiale, des airs patriotiques.

Toute cette agitation est filmée par de nombreuses caméras s'attardant, notamment, sur la foule compacte se pressant autour du podium et des stands. Un jeune cameraman blond domine de sa haute taille ses confrères asiatiques : le correspondant de l'agence Tass, sans doute. Il nous fait de la main un signe amical accompagné d'un sourire chaleureux. Puis, il se détourne et continue à filmer.

Pour les responsables de la propagande communiste, le meeting est, à l'évidence, une réussite. Les images de cette foule, dense et rieuse flânant autour des stands, seront bientôt projetées sur les écrans de Hanoï, de Pékin, de Moscou. On les verra aussi dans les villages du nord du Laos, sur lesquels le Pathet Lao étend son influence. Le plus troublé de nous trois est Sinjar. Pour lui, l'endoctrinement des masses par les communistes était des affabulations. Visiblement, la mise en scène, dont il vient d'être témoin, a ébranlé ses certitudes.

Au milieu de l'après-midi, le cordon de soldats disparaît, les haut-parleurs se taisent et la foule se disperse. Comme par enchantement réapparaît Khammouane.

« Le convoi pour Xieng Khouang se reforme. Il faut rentrer. À propos, ça vous a plu ? »

Nous lui faisons part de notre surprise d'avoir été empêchés de quitter le meeting, de la présence de tant de caméras, de ce que nous considérons comme une mise en condition de toute une population.

« Maintenant, vous connaissez mieux nos alliés du Pathet Lao. Je vous ai emmenés pour que vous constatiez, par vous-mêmes, les méthodes qu'ils utilisent dans les provinces qu'ils contrôlent. »

Le retour pour Xieng Khouang se passa sans incidents. Dans les jours qui suivirent, le meeting fut au centre des discussions. Puis la routine du quotidien en estompa peu à peu le souvenir.

L'ennui

La quasi-assignation à résidence dans le périmètre étroit du centre-ville commençait à peser à tous, même aux plus optimistes. L'intérêt pour le Wat Phia Wat et son grand bouddha, assis dans la position du lotus, était tombé. Le That Dam sur les collines proches faisait partie d'un décor trop figé. Jour après jour, insidieusement, l'ennui s'installait.

Et puis, un soir, ce fut une bonne nouvelle : la vacation radio annonça l'arrivée prochaine d'un avion de l'O.N.U., venant de Vientiane et se rendant à Hanoï. Il se poserait à Phonesavan, apporterait du courrier et acheminerait deux lettres par ressortissant français. Ce courrier pour la France serait posté à Hanoï.

Une de mes lettres était adressée à mes parents en Bretagne, l'autre à Marie-Thé, une grande et jolie fille rieuse que j'avais rencontrée dans les Alpes du Sud, aux vacances

d'été précédentes, alors que nous étions tous les deux moniteurs dans la même colonie de vacances. Le courrier fut confié au lieutenant français qui partit, dans un véhicule blindé, attendre l'avion à la plaine des Jarres.

Il revint deux jours plus tard. Lettres de la famille mais aussi un courrier de l'ambassadeur de France remerciant chacun d'être resté à son poste et d'avoir ainsi permis de maintenir la présence française, malgré des conditions difficiles. C'était un brin pompeux mais cela fit plaisir à tout le monde.

Il fallait meubler les après-midi. Avec quatre ou cinq élèves par classe, le travail scolaire était vite expédié. Un des militaires français avait commencé à s'entraîner régulièrement à la course à pied, au lancement du disque. Sinjar et moi, ainsi que des militaires laotiens, l'imitâmes et un groupe d'habitues se retrouva au stade, en fin d'après-midi lorsque la chaleur était un peu tombée. Si kilos superflus il y avait, ils disparurent très vite à ce régime quotidien. Le soir, la fatigue nous plongeait dans le sommeil, ce qui nous évitait des interrogations sur notre avenir.

Monsieur Chang

Ce matin, ça ne va pas. Mon mal de dents s'est réveillé. Dans la journée, la douleur devient lancinante et un abcès me gonfle la joue gauche. Une dent, ça se soigne mais, à Xieng Khouang, il n'y a pas de dentiste. Il faut attendre que ça se passe naturellement. Mais ça ne se passe pas et la douleur devient difficilement supportable. Pas de médecin, pas d'infirmier sur place ! Consulté, le Père supérieur, qui a quelques connaissances médicales, estime qu'il faut éviter que l'infection ne se développe. Il y a bien une infirmerie à Phonesavan, à trente kilomètres, mais aussi des mines sur la piste et c'est un gros risque à courir que de voyager en véhi-

cule militaire. Max Lesage ne voit d'autre solution que de recourir au talent de Monsieur Chang, l'épicier, dentiste à l'occasion. Après tout, il arrache bien les dents des Laotiens de la ville et des Méos...

« Et puis tu es jeune, tu verras, ça se passera bien ! »

Une tape sur l'épaule et le rire pour dédramatiser. Le Père supérieur donne un de ses derniers cachets d'aspirine pour calmer la douleur après l'opération.

« Autant le faire tout de suite tant qu'il fait encore jour. Je t'accompagne. »

Et Max Lesage prend une fois de plus la direction des opérations. Monsieur Chang, tout sourire, me fait asseoir sur un tabouret au fond du magasin puis il prend une clé et ouvre l'armoire – la fameuse armoire que j'avais aperçue le jour de notre arrivée –, où il range son matériel. Il en sort une paire de tenailles qu'il essuie avec un chiffon destiné à cet effet, car il se trouve également dans l'armoire à l'abri de la poussière. L'instrument est ensuite désinfecté au-dessus des flammes du brasero qui va servir à préparer le repas du soir.

Pendant ce temps, un attroupement s'est formé à l'entrée du magasin. Ce n'est pas tous les jours qu'on voit un Phalang se faire arracher une dent. Des Méotes, leur hotte sur le dos, les dents noircies par le bétel qu'elles mâchent en permanence, se bousculent pour ne rien perdre du spectacle. Le Chinois me fait signe d'ouvrir largement la bouche et plonge son instrument à l'intérieur. Il le ressort pratiquement aussitôt, brandissant la molaire arrachée. Des rires fusent. Le Phalang va-t-il montrer sa douleur? En fait, je n'ai rien senti. Monsieur Chang me dit de cracher par terre et va prendre de l'eau dans une jarre avec la boîte de fer-blanc qui lui sert de gobelet. Puis, il me fait signe que c'est terminé. Il ne me reste qu'à payer. Je sors de la boutique un peu étourdi. Max Lesage m'accompagne chez moi. Cachet d'aspirine ! Je n'ai qu'une envie : dormir.

Le lendemain matin, la douleur avait disparu, l'infection s'était sans doute arrêtée. Merci la providence ! Dans la soirée, retour au stade et au lancer de disque...

Mariotto

Grosse surprise ce midi de la fin du mois de mars. Les portes du restaurant de Mme Tho sont fermées. Est-elle malade ? M. Chang, que nous interrogeons, finit par expliquer à Manac'h que, la nuit précédente, il a entendu du bruit dans le compartiment de notre hôtesse puis le grincement d'une porte qu'on fermait avec précaution. Mme Tho a dû quitter la ville et, à cette heure, elle doit déjà être loin. Nous savons que des itinéraires existent pour descendre vers le sud, vers Vientiane en une dizaine de jours de marche. Des guides nous ont d'ailleurs discrètement proposé leurs services, au cas où nous déciderions de partir. Quelques affaires et provisions dans un sac méo jeté en bandoulière et des montagnards, connaissant parfaitement la région, nous feraient traverser les lignes de soldats. Bien entendu, il faudrait prévoir de l'argent pour acheter les complicités. Aucun de nous trois n'est tenté par l'aventure. Après tout, nous ne sommes pas en danger et ce serait une forme de désertion, surtout après le courrier de l'ambassade de France.

Une soupe chinoise au marché fera l'affaire aujourd'hui. Il faut, cependant, trouver une solution pour la suite. Les militaires français nous accueilleraient certainement mais nous voulons conserver notre indépendance. C'est alors que Manac'h a l'idée Mariotto.

Nous le connaissons bien cet ancien légionnaire. Quand il a des rentrées d'argent, il vient chez Mme Tho boire des rafales de Pernod en évoquant ses souvenirs de la légion étrangère où il a fini caporal ou caporal-chef, cela dépend des

jours. Quand il repart, la démarche mal assurée, on sait que la maison de bois qu'il habite derrière le marché va résonner des reproches criards de sa femme laotienne, qui vont se mêler aux jurons français et italiens que va déverser Mariotto avant de mettre tout le monde dehors.

Manac'h nous rappelle que l'ancien légionnaire a été cuisinier. Peut-être serait-il intéressé par la perspective de gagner un peu d'argent ?

Nous le cueillons à la sortie de sa sieste avant qu'il n'ait recommencé sa conversation avec la bouteille de choum (alcool de riz), qui n'est jamais très loin. À peine étonné de notre visite, il nous fait entrer dans ce qu'il faut appeler une cabane. Les planches, qui constituent les murs, ont travaillé et laissent passer la lumière. Une table, rendue bancal par les irrégularités du sol de terre battue, et quatre chaises constituent l'essentiel du mobilier. Un foyer creusé dans le sol et recouvert d'une grille, qui se révèle être le cache-radiateur d'un camion, occupe un coin de la pièce, près d'une fenêtre qui doit servir à l'aération. Des gamelles douteuses traînent un peu partout.

L'endroit n'est pas engageant mais ce n'est pas le moment de faire les difficiles. Manac'h pose rapidement la question à Mariotto. Peut-il préparer le déjeuner pour trois à partir du lendemain ? L'ancien légionnaire hésite à répondre puis fait l'embarrassé. Il aimerait bien rendre service, mais les temps sont durs et sa petite pension militaire n'augmente guère. En louvoyant, il pose ses conditions : une somme pour acheter le nécessaire et un mois d'avance. S'il a l'argent ce soir, nous pourrions commencer demain. Accord conclu !

Les premiers jours se passent bien. La cabane a été balayée et Sao, la femme de notre cuisinier, est presque aimable : elle tente, à notre arrivée, un sourire « bétellisé » et nous invite à nous asseoir. Aujourd'hui, par contre, elle semble contrariée et jette de brefs regards à son époux qui s'active

autour de ce qui ressemble à un cassoulet. La fumée qui s'échappe du brasero nous empêche de voir ce qui se trame. Et puis, patatras ! Mariotto s'est pris les pieds dans le cassoulet dont une partie s'est renversée sur la grille de cuisson, activant encore la fumée. Sao a compris : un déluge d'injures s'abat sur le maladroit qui s'est mis à quatre pattes et tente de regrouper dans la gamelle ce qui s'en est échappé. Quand il s'est remis debout, nous aussi avons compris : il est ivre au point de tituber sur place et bredouille des explications. Il tente en vain de saisir la gamelle pour la poser sur la table. Nous préférons le faire nous-mêmes. Malheureusement, les haricots – fort appétissants – ont été assaisonnés de trop de poussière et notre faim tourne court. Mariotto a un peu retrouvé ses esprits et s'étonne. Un vague prétexte et nous nous éclipsons. Nous rions encore de la scène un quart d'heure plus tard.

Le lendemain, notre cuistot est aux petits soins. Pas un mot sur ce qui s'est passé la veille. Les attentions, à notre étonnement, durent étrangement. Nous aurait-on changé notre homme ?

Non ! Un jour, seul un plat de nouilles chinoises nous attend. Tout un symbole ! Mariotto veut renégocier nos accords. Sao doit y être pour quelque chose, car elle tend l'oreille aux doléances de son époux. Tout est devenu rare et cher, il faut donc payer davantage. Nous finissons par tomber d'accord en remportant une modeste victoire : nous ferons l'avance non plus pour un mois mais pour une semaine, ce qui devrait limiter les frasques de notre cuisinier, dont le flair pour dénicher le Pernod, pourtant absent des étagères des commerçants, est remarquable. Cahin-caha, notre taverne continuera à fonctionner jusqu'à notre départ quelques mois plus tard.

Quatre ans après, je retrouverai Mariotto à Vientiane. Il avait ouvert, dans une gargote sombre, un restaurant de spé-

cialités italiennes. La propreté des lieux était à l'image du maître de cuisine. Le balai ne devait pas servir souvent et les ongles bordés de noir de notre cuisinier-serveur gâtèrent l'appétit de mon invitée, d'autant que le parmesan qui ornait le plat de spaghettis avait quitté depuis bien longtemps son Italie natale. Il était pourtant fier de lui en déposant son plat fumant sur la table, éclairée par une lampe à pétrole à la mèche défaillante. C'était un bonheur pour lui, répétait-il, de faire plaisir à de jeunes mariés.

Sacré Mariotto !

Rencontre au sommet

En ce début du mois de mai 1961, aucune issue au conflit ne semble se dessiner malgré les pressions de l'O.N.U. Et puis, un soir, le radio de la Mission militaire française nous annonce un cessez-le-feu provisoire entre les deux factions combattantes. Une Commission internationale de contrôle (la C.I.C.) est chargée de constater l'arrêt des combats. Ses premiers représentants seront à Vientiane dans quelques jours.

Soulagement dans la communauté française. Nous allons peut-être sortir de l'enfermement du périmètre réduit, dans lequel nous évoluons depuis quatre mois et qui commence à nous peser. Les tensions génèrent des querelles qui éclatent parfois pour des futilités. Et l'espoir renaît.

Peu de temps après, le lieutenant français nous informe qu'une réunion préparatoire à des accords, qui seront signés à Genève, aura lieu à Xieng Khouang. Les représentants des trois factions ennemies se rencontreront dans l'ancienne maison du gouverneur de la province. Seront présents un homme politique de la droite laotienne qui représentera le prince Boun Oum, Souvanna Phouma, le prince neutraliste, et

Souphanouvong lui-même, le prince rouge, demi-frère de Souvanna Phouma. Événement étonnant : la communauté française est conviée à participer à la réunion. Nous sommes impressionnés qu'on fasse tant de cas de nos modestes personnes.

Je ne me souviens plus de la date exacte du grand jour mais je me rappelle ces officiers sikhs de la délégation indienne de la C.I.C. arrivés les premiers ce matin-là. Evocations de l'armée des Indes ! Leur raideur accentuait leur haute taille, leurs longues moustaches recour-bées remontaient sous un turban impressionnant. Et ce stick à l'anglaise, qu'ils portaient sous le bras, achevait de composer un port altier, qui n'allait pas sans une certaine morgue. La maison du gouverneur fut bientôt entourée de plusieurs cordons de soldats des diverses factions. On nous fit entrer dans une vaste salle et un officiel nous demanda de nous placer les uns à côté des autres comme une toile de fond. Je me trouvais devant une fenêtre, dont les battants avaient été entrouverts pour laisser entrer un peu de fraîcheur. Je ne pus m'empêcher de penser que c'était un bien mauvais endroit et que j'étais aux premières loges en cas d'attaque du bâtiment. Des sirènes hurlantes annoncèrent l'arrivée des personnalités puis se turent. Des commandements militaires en laotien éclatèrent dans le silence pesant de l'attente.

Les premiers à entrer, à reculons, furent les cameramen filmant sans discontinuer. Je reconnus le jeune Russe que j'avais vu au meeting de Phonesavan. Souvanna Phouma et Souphanouvong, côte à côte, le visage grave, entrèrent dans la pièce et saluèrent, mains jointes. Puis ils prirent place à une longue table, l'un en face de l'autre, encadrés par leurs délégations. Il y eut bientôt tant de monde que je ne vis plus rien de ce qui se passait à la table des discussions.

Soudain, dans cette atmosphère tendue, éclata comme une détonation. Mon sang ne fit qu'un tour : on nous tirait dessus. Les têtes se levèrent. Y eut-il un moment de

panique ? Je ne sais plus. Je revois un officiel se ruant sur une fenêtre pour la fermer précipitamment. C'était simplement le vent de la mousson venu se manifester en giflant les battants entrouverts. Un ange passa...

Les discussions allant commencer, un officiel nous libéra, à notre plus grand soulagement. À l'extérieur, le cameraman russe continuait à filmer. Nous apercevant, il vint vers nous, la main tendue.

« Heureux de vous revoir. Vous ne trouvez pas le temps trop long ici ? »

Évidemment qu'il devait trouver notre vie étriquée. Vivre dans un périmètre autorisé de trois à quatre kilomètres carrés n'est pas épanouissant. Lui partageait son temps entre Moscou, Cuba, Pékin, Hanoi, le Nord-Laos, pour le compte de l'agence Tass. Il nous donna des nouvelles du monde. Aujourd'hui, le Laos, pays pauvre et enclavé, était la vedette d'un ballet diplomatique. Pour certains politiques, le sort du monde s'y jouait. Pauvre Laos ! Le Bien devait y triompher du Mal selon qu'on se plaçât dans le bloc communiste ou dans le camp capitaliste comme on disait à l'époque.

Notre ami cameraman se montra optimiste quant aux résultats des négociations. Selon lui, on n'organisait pas de telles mises en scène si on n'avait pas l'intention, de part et d'autre, de faire des concessions.

Sirènes à nouveau. Le convoi des officiels se reforme. Aucun danger sur la piste qui mène à Phonesavan. Le général Vang Pao tient ses troupes bien en main et le Pathet Lao veille sur son emblématique représentant. Il n'y a pas de prince communiste de rechange ! Nous sommes un peu tristes de voir tout ce monde repartir. Le retour à l'isolement sera plus difficile à supporter.

Un couloir aérien a été sécurisé entre Vientiane et la plaine des Jarres pour permettre aux observateurs de la C.I.C. de constater le respect ou non du cessez-le-feu. Dans les deux camps, on attend les accords de Genève mais le doigt sur la gâchette. On s'observe, on montre les dents, sans mordre pour l'instant.

Le retour

La situation de notre petite communauté s'est un peu améliorée. Nous recevons du courrier, quelques provisions, parfois des informations de l'ambassade. La vie continue... Nous déjeunons toujours chez Mariotto, qui ne nous a pas fait défaut depuis nos derniers accords. Le marché du matin n'est plus que l'ombre de celui que nous avons connu il y a quelques mois. La marchande d'opium a disparu. Où exerce-t-elle ses talents actuellement ? Les Méos des montagnes font à nouveau de discrètes apparitions. Mais on sent que ce nouvel équilibre est fragile. Il suffirait d'une longue rafale de mitrailleuse lourde pour tout compromettre.

À la fin de l'année scolaire prévue pour la mi-juin, nous aurons rempli notre contrat. Le collège sera resté ouvert, même si l'effectif total de fin d'année ne dépasse pas une vingtaine d'élèves. Nous ne savons pas comment nous rentrerons sur la capitale. Les pistes sont toujours interdites et, même si elles ne l'étaient pas, la mousson qui s'annonce les rendrait vite impraticables. Peut-être la C.I.C. et son couloir aérien ? Pour l'instant, elle estime qu'elle n'a pas à transporter des civils.

Nous ne voyons pas le bout du tunnel quand arrive, enfin, la bonne nouvelle : le 2 juin, un avion de l'ambassade de France se posera à la plaine des Jarres pour nous ramener à Vientiane. Les militaires français seront du voyage mais pas les missionnaires, qui ne veulent pas quitter leurs « ouailles » comme ils disent.

Le jour du départ arrive. Nous laissons sans regret notre grande rue-prison avec, cependant, la frustration de

n'avoir pu découvrir tous ces villages lointains, d'où venaient ces théories de Méos et Méotes inclinés sous le poids de leur hotte. Nous n'avons même pas vu un champ de pavots en raison de l'insécurité de ces derniers mois. Hors de question de faire un détour pour passer devant les jarres, l'avion n'attendra pas. Un orage gronde et éclate dans le fracas du début de mousson. C'est sous une pluie diluvienne que nous prenons place dans le DC3, dont les moteurs tournent déjà. Après un point fixe qui semble durer une éternité, il décolle enfin et s'enfonce dans les nuages bas, qui ont envahi la plaine. Nous exultons, le mot n'est pas trop fort, et cela doit s'entendre car la porte du poste de pilotage s'ouvre et un membre de l'équipage, un Français, vient s'entretenir avec nous et nous invite, à tour de rôle, à nous asseoir près du pilote, qui semble ravi du bonheur qu'il est en train de nous donner.

Deux heures plus tard, nous atterrissons à Wattay-Vientiane. La vieille 203 du service est là, qui nous attend. Le chef du personnel affecte son flegme habituel, mais nous voyons son regard s'étonner de nos joues creuses.

« Dites les gars, il va falloir vous remplumer. Je sais que là-haut vous n'aviez pas grand-chose à vous mettre sous la dent mais à ce point ! Maurice Cavalerie va s'occuper de vous. »

Nous retrouvâmes vite nos habitudes à l'hôtel Constellation. À la terrasse, des journalistes échangeaient des informations en rédigeant leurs papiers.

« Ainsi, vous venez de là-haut ? »

Question polie. Nous comprîmes que nos tribulations n'offraient qu'un maigre intérêt au regard des enjeux dont le paisible Laos d'il y a deux ans était le théâtre. Pour l'instant, les canons s'étaient tus mais chacun savait que les tensions restaient vives. Hormis quelques accrochages au Nord, le cessez-le-feu semblait respecté.

Quelques jours plus tard, nous eûmes la grande joie de recevoir l'autorisation de rentrer en France quinze jours

avant les autres coopérants. L'ambassade de France avait tenu à nous accorder cette faveur « pour un comportement exemplaire dans un contexte difficile ».

Et après ...

Je resterai encore douze ans au Laos. Les accords de Genève, signés en 1962, auraient dû garantir la paix au royaume mais la C.I.A. et le Viêt-minh voulaient trop en découdre et le pays du Million d'éléphants dans sa partie nord, surtout le long de la piste Hô-Chi-Minh, allait devenir le théâtre d'une terrible guerre, presque secrète, à partir de 1969. La ville de Xieng Khouang sera pratiquement détruite par les bombardements des sinistres B52.

*

Table des matières

- Le départ	p. 11
- Vientiane	p. 14
- Maurice Cavalerie	p. 17
- Les rencontres	p. 18
- Les douceurs	p. 20
- Le petit Lycée Pavie	p. 22
- Pierre Billman	p. 24
- Savannakhet	p. 25
- La plaine des Jarres	p. 28
- Max Lesage	p. 31
- Xieng Khouang	p. 34
- Le collège	p. 39
- La rivière claire	p. 41
- Don Quichotte	p. 42
- Le Père Delacroix	p. 44
- Le canon	p. 47
- Le Lieutenant Khammouane	p. 48
- Le désenchantement	p. 51
- Les grenades	p. 54
- Les nuages	p. 55
- Les bombes	p. 57
- Meeting à Phonesavan	p. 60
- L'ennui	p. 62
- Monsieur Chang	p. 63
- Mariotto	p. 65
- Rencontre au sommet	p. 68
- Le retour	p. 71
- Et après	p. 73

L'édition de ce livre,
d'un tirage limité,
a bénéficié du concours
d'Élodie Lemarié et d'Ophélie Lesage,
étudiantes en BTS aux Cordeliers de Dinan.
Achévé d'imprimer,
en mars 2006,
sur les presses
de l'Imprimerie Du Guesclin à Dinan.



Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2006.